

SERAING. OUGRÉE. JEMEPPE au passé

Dépôt: Ougrée 1

Trimestriel: n°4 - 1995 100 F.

éd. resp. Luce Minet

4102 Seraing

Avec l'appui de l'Administration communale de Seraing

Des habitants racontent Les trams, les trolleys et les jeux des enfants (les années 30-50)



Le trolley réversible (dessin de G. Nollomont)

Un mot d'introduction

A quoi sert la revue ? A se rappeler les bons (et moins bons) moments du passé? Ce n'est pas à dédaigner lorsqu'on voit autour de soi tant de mines sombres. Et c'est vrai qu'avant-guerre, une partie de la population avait la joie au coeur malgré les problèmes d'argent. Les relations étroites dans la famille, entre voisins, dans les épreuves de la guerre donnaient parfois des loisirs où le rire avait une place d'honneur; les cuisines accueillant un nombre incroyable de personnes s'en souviennent encore... Quelque chose de bien est en train de disparaître, sans trouver d'équivalent. Comparer le temps passé et le temps présent, analyser le positif des époques différentes se révèle de plus en plus indispensable. La rencontre "*Y avait-il plus d'entraide hier qu'aujourd'hui ?*" n'a pas consisté en un rappel nostalgique du passé, mais a amorcé une réflexion sur notre mode de vie (voir le compte rendu).

Les "dossiers" de la revue visent à fournir un aperçu plus complet de certains aspects du passé. Dans cette revue, les trams verts et les trolleybus ont la part belle, ainsi que les jeux des enfants. Il en résulte sans doute des leçons à tirer...

Pour les prochaines revues, nous faisons à nouveau appel à votre collaboration pour avoir des informations et des documents sur **LES SOINS DE SANTE** (médicaments, recettes, personnel soignant, hôpitaux, etc.) et **LES LOISIRS** (pour commencer: les fêtes de quartier, le Théâtre des Familles, etc.).

M.N.

Autour et alentours des trams verts et des trolleybus

SOUVENIRS DU TRAM, PAR M.L.

Le transport en commun a joué un rôle essentiel dans la région sérésienne truffée d'industries de toutes sortes. Il fallut en effet, à mesure que les activités industrielles se développaient, créer un moyen d'accès pour les travailleurs de plus en plus nombreux à rejoindre le bassin pour y gagner leur croûte.

A Seraing, on ne parlait pas du tramway mais du "tram vert". Aussi loin que remontent mes souvenirs d'enfance, à partir de 1933, je me souviens de ces voitures tirant parfois deux remorques qui se remettaient en marche après chaque arrêt, après force coups de sonnette, sifflet et cornet suivant un code bien fixe. Puis ce furent ces élégantes et puissantes motrices à boggies qui reliaient en service intensif le centre de Liège à Flémalle et Seraing, en alternance.

Au quai des Carmes se trouvait un complexe de voies et une maison transformée en centre de dispatching où régnaient un contrôleur de trafic et une horloge qui servait de référence à tout le personnel. A côté de ce bureau, un local pour le personnel de relais et de quoi s'abreuver selon les saisons, ainsi qu'un guichet de vente des abonnements et cartes.

Il fallait payer pour ces cartes un franc de caution qui était restitué lorsque toutes les cases étaient bien remplies. Tant pis pour celui qui l'égarait (un franc valait un demi de bière, ne l'oublions pas !).

Qui ne se souvient des appels des percepteurs "Changez pour Seraing" ou "Changez pour Flémalle" selon le cas. Cette habitude a disparu aujourd'hui, qui a jamais entendu un chauffeur faire cette annonce, bien qu'il y ait changement de bus une fois sur deux?

Les billets des percepteurs étaient répartis et attachés par un large caoutchouc sur une planchette; ils étaient débités à l'aide d'un bout de gomme emmanché sur un crayon rouge ou bleu selon le sens de la marche. Plus tard, on ajouta un petit tampon encreur et le personnel disposa d'un cachet réglable. Notre grand plaisir était d'obtenir les souches des séries épuisées pour en faire à notre tour un jeu dans la cour de récréation.

Dans les remorques baptisées "gros fumeurs", les ouvriers, les mineurs surtout, qui avaient été privés de tabac pendant leur séjour dans les puits, pouvaient enfin fumer, chiquer et même, malgré les plaques émaillées qui l'interdisaient, cracher à volonté. Par contre, des compartiments de première classe étaient prévus pour les âmes sensibles et les cols blancs.

Après 1935, le confort avait été amélioré si bien que première et deuxième se différenciaient seulement par la

couleur de la moleskine qui recouvrait les sièges.

A chaque match du Standard, des files de convois stationnaient à hauteur du stade pour ramener les supporters car, à cette époque, on aurait compté sur les doigts de la main les autos garées au bord des installations.

Lorsque mes parents et moi, nous nous rendions au Val où vivait l'essentiel de la famille, nous prenions à la Banque la navette de la Troque, puis nous arrivions à pied aux Bas Sarts. Tout le long de la route, il y avait une voie de tram abandonnée. Mon père, qui était garde civique en 1914, m'expliqua un jour que cette prolongation avait été construite durant l'été 14 mais la guerre y avait mis un terme, si bien que les gens du Val durent encore longtemps rejoindre la Troque à pied.

Devant la gare du Val stationnait le tram à vapeur de Clavier, avec ses remorques à plates-formes ouvertes et ses cheminées sur le toit pour le tirage du poêle installé à l'intérieur des voitures, seul confort offert au voyageur. Cette ligne SNCV avait été ouverte en 1890 et elle permettait à nombre de Condruziens de trouver souvent un emploi, notamment aux Cristalleries, au charbonnage du Many et dans les usines de Flémalle. Pour s'y rendre, il fallait alors acquitter un droit de péage de 25 centimes pour traverser le pont du Val.

LES ORIGINES DU TRAM VERT

Le tram vert avait tout d'abord négligé Seraing, et le premier tronçon avait été ouvert le 9 mai 1882 entre l'église de Jemeppe et l'avenue Blondin à Liège. Avant de connaître le tram vert, Seraing fut desservi par l'éphémère "Tram de Seraing" (T.S.) créé à l'initiative de M. Bodar. Il reliait le Pairay à la place Kuborn, le pont de Seraing n'étant pas apte à supporter des voies. En fait, M. Bodar connut de tels déboires qu'il remit aussitôt sa concession aux RELSE qui ensuite s'empressèrent de construire à leurs frais un nouveau pont (celui qui fut détruit en mai 1940). La ligne, ouverte le 31 décembre 1899, put alors rejoindre la rive gauche dès mai 1905.

Certains se rappellent qu'il y avait aux Béguines un petit dépôt qui avait été le berceau de la société Bodar. Devenu superflu lors de l'ouverture du dépôt de Jemeppe, il vint à point pendant la dernière guerre pour y abriter le matériel isolé sur la rive droite du fait de la destruction du pont de Seraing. Le père d'un ami a raconté que pour renforcer ce matériel, on avait, un jour de 41, amené une motrice à la gare d'Ougrée; ensuite, sur des tôles, on avait tiré ce véhicule sur les voies de chemin de fer à hauteur du passage à niveau; ensuite, l'opération contraire avait lieu aux Béguines. A la guerre comme à la guerre...!

Dès sa création et jusqu'à son extinction en 1963, la Société du tram vert (RELSE ou Railways Economique Liège Seraing & Extensions) connut une telle fréquentation qu'elle devint la société de transport la plus prospère du pays.

Je ne profitai guère de la navette de la Troque, puisqu'en 1934, elle fut remplacée par quelques autobus brinquebalants et peu performants mais qui permirent enfin de relier la Banque au Val, à Ivoz et même à Ramet. Je me rappelle même qu'en 1936, juste avant l'installation du trolleybus, j'ai voyagé à bord d'autobus à plate-forme arrière ouverte, comme à Paris, car la fourniture des trolleys tardait et ces engins avaient assuré la soudure.



Le pont de Seraing vu de face (document Nollomont)

L'embarquement avait lieu rue de la Station, en face du cinéma Palladium et en attendant le départ, j'avais le loisir de parcourir les vitrines annonçant les films en cours et à venir. La rue grouillait de monde et les commerces y étaient nombreux et animés. De l'autre côté du passage à niveau, on voyait le trolleybus réversible qui allait à la Chatqueue par le Molinay et le Papillon. Tout le long de cet itinéraire, on peut encore repérer sur les façades les rosaces qui maintenaient les fils, et qui sont encore utilisées pour y pendre des guirlandes lors de festivités. Malgré la présence des voies du chemin de fer du Nord-

Belge, toutes ces rues ne formaient qu'un seul quartier vivant, voire prospère. Quand on y passe aujourd'hui...

A cet endroit se trouvait aussi la gare de première classe de Seraing desservie par les trains vers Longdoz et Namur et traversée par d'innombrables convois de marchandises. Les volutes de fumée quittaient rarement la trouée du Molinay et ceux qui utilisaient la passerelle métallique disparaissaient soudain, entourés d'un nuage gris noir.

Nous utilisons la ligne vers le Beau-séjour quelques fois par an pour passer l'après-midi au Jardin Perdu ou à l'orée du bois. Le 1 novembre, le trafic était intense devant le seul cimetière, de cette époque, et j'assistais avec intérêt à toutes les manoeuvres des nombreux trams supplémentaires qui rebroussaient chemin à hauteur de la place Merlot, le percepteur juché sur le heurtoir arrière pour baisser la perche et la replacer sur le fil de la voie descendante. Ensuite, c'était l'assaut par les visiteurs ayant déjà accompli leur devoir. Tout cela au milieu d'une foule endimanchée, encombrée de "potées", et parmi les étals de vendeurs de fleurs. Par contre, je n'ai jamais vu de marchands de saucisses et autres hot-dogs: ils auraient été considérés alors comme incongrus en ces lieux.

Il n'y eut jamais, à mon grand regret, de liaison directe entre Ougrée gare et les Béguines car la rue Nicolay se trouvait sur le "domaine" des Trams Unifiés de Liège et la concurrence effrénée que se livraient les deux sociétés empêcha tout arrangement, au dépens du public. En 1933, je vis également l'installation de la ligne de trolleybus "bleus" de la ligne 25 qui aurait dû atteindre les Béguines, mais qui fut finalement déviée vers le Haut-Pré; ce ne fut pas plus mal pour les Ougréens puisque la ligne fut prolongée ensuite vers le Beau Site en 1938.



Le tram vert au Pairay (motrice à bogies) (document TEC)

La guerre

Pendant la dernière guerre, les déplacements par trolleys furent de plus en plus pénibles, car la pénurie de pneus était telle que bien souvent une seule voiture assurait chaque ligne. C'est le tram vert qui dut alors prendre en charge toute la clientèle. J'ai même vu des grosses motrices renforcées par une remorque, ce qui faisait un train impressionnant. Vers la mi-mai, un bombardement en partie raté sur la gare de Kinkempois endommagea une dizaine



de voitures garées à Sclessin pour permettre aux voyageurs de rejoindre les abris. La chute de V1 n'arrangea pas les choses. A chaque alerte, le wattman était averti de l'imminence du danger par une ampoule qui clignotait trois fois par coupure de courant à la centrale. Aussitôt on freinait en catastrophe afin de se précipiter dans les premières caves à proximité. Et on attendait que cela passe pour reprendre le voyage, qui s'interrompait parfois quelques centaines de mètres plus loin.

Une fois que je me rendais à Seraing, l'alerte fut donnée à hauteur de Ferblatil et en l'absence d'abri, le conducteur souleva sa manivelle pour enclencher les deux dernières vitesses habituellement neutralisées, et nous arrivâmes à 70

km/h en face des premières maisons de Tilleur après avoir brûlé les arrêts intermédiaires. Il y allait de la vie de chacun.

A proximité du Haut-Pré se trouvait le terminus de la ligne à vapeur SNCV vers Warzée, via la Chatqueue, le bois de la Marchandise et Boncelles (ouverte en mai 1914). Je l'ai utilisée une dernière fois le 14 décembre 1944 pour me rendre du côté de Bertrix, mon vélo accroché à l'arrière d'une plate-forme de voiture et j'ai atterri en pleine débandade (bataille des Ardennes)! Le retour précipité par divers moyens de transport prendrait à lui seul la place d'un chapitre ! C'est également par cette ligne que j'ai effectué en famille, en 1935, une excursion en "train radio" qui nous a ramenés à la gare du Val en fin de circuit.

Le tram vert parvint à pénétrer à Ougrée par la rue de la Station et le pont provisoire en bois reconstruit en avril 1941. Ce court tronçon de 400 mètres venait buter contre le passage à niveau où l'on retrouve encore des vestiges des voies, et rejoignait la ligne principale rue Solvay à Sclessin.

La fin des trams verts

Les derniers trams verts ont circulé à Seraing, entre le Beauséjour et Flémalle, le 3 avril 1968, mais la société avait déjà disparu dans la fusion avec les Trams Unifiés en août 61 pour former la STILS. Depuis le 27 mars 1967, les trams avaient été éjectés de la ville de Liège, suite aux travaux d'aménagement des voies rapides au Petit Paradis et les trams verts rebroussaient chemin place Leman où les voyageurs devaient s'encaquer dans des navettes autobus vers le Théâtre. Le 3 novembre 1967, les parcours directs Seraing et Flémalle-Liège étaient à leur tour assurés par autobus après une présence de soixante-sept années que les usagers d'un certain âge ont encore peine à oublier en 1994.

Tout comme faisait partie du décor industriel de Seraing tous les charbonnages et les ateliers liés à la métallurgie qui ont disparu ou qui sont réduits à la portion congrue, le remplacement du tram vert fut le chant du cygne d'industries dont tout Sérésien avait lieu d'être fier. Et il y a de quoi l'être quand on vit dans la ville qui fut le berceau de la plus grande usine de fabrication de locomotives belges, Cockerill, et de la création artistique des verriers et maîtres-graveurs du Val-Saint-Lambert.

1994

UNE INTERVIEW DE M. LAMBOU

Q.: Pouvez-vous expliquer dans les grandes lignes les avantages et inconvénients respectifs des tram, trolleys et bus ?

R.: Au début, jusqu'à la guerre 14-18, il n'y avait que des trams, les routes étaient rares et mal entretenues, les pneus étaient pleins, etc. Plus tard, à cause des Etats-Unis, les poids lourds se sont développés. L'inconvénient du tram a été le frein à la manivelle qui était lent; à Liège, la plupart des trams n'étaient pas équipés de freins à air.

Dans les années 30 est apparu le trolleybus qui était plus maniable que le tram. Dans des rues étroites, deux trolleys se croisaient et non les trams. C'est ainsi que les petites rues des coteaux ont été desservies, à Cointe, au Beau Site à Ougrée (rue de l'Égalité). A l'époque, le parc des trams n'avait pas été renouvelé depuis le début du siècle, et les passagers étaient mieux installés dans les trolleys. A Seraing, dix trolleys étaient en fonction pour la ligne Ivoz-La Mailleue, et divers projets n'ont pas été réalisés (terminus de la place de la Chatqueue reporté à Boncelles, ligne Seraing-Rotheux, etc.). Le trolley était construit dans des entreprises de la région: le fil à Cuivre et Zinc, la carrosserie à la FN, le moteur aux ACEC, les pneus à Englebert, les sièges au dépôt, etc. Les trolleys étaient rapides, ils montaient aussi bien qu'ils descendaient.

Le nouveau tram de la ligne Liège-Seraing a circulé en 1933. Les trams ont encore été modernisés après la guerre 40-45, suivant l'exemple des Etats-Unis.

Les premiers bus, apparus après la guerre, ressemblaient à des camions, ils avaient un double débrayage (à chaque

LE TRAM VERT (1934)
(document de M. Oudit)

TARIFS. — Prix en deuxième classe au départ de la place de la République Française pour les destinations suivantes :

Rue d'Angleur, 0.60 ; Petit Bourgogne, 0.80 ; Pont d'Ougrée, 1 fr. ; Pont de Seraing, 1.20 ; Rue de l'Industrie, 1.20 ; Pharmacie Cockerill, 1.40 ; Place du Pairay, 1.60 ; Beauséjour, 1.80 ; Passage à niveau de Marihaye, 1.60 ; Rue Campagne, 1.40 ; Flémalle-Grande, 1.60 ; Flémalle-Haute, 1.80.

LIGNE VERS PONT DE SERAING.
Place de la République Française, rue Cathédrale, place du 20 Août, Pont Neuf, Evêché, Pont du Commerce, Chapelle du Paradis, rue Albert de Cuyck, Ecole Normale, place Leman, rue d'Angleur, Houillère, Ateliers La Meuse, Petit Bourgogne, Gare de Sclessin, Château, rue du Perron, pont d'Ougrée, Usine, Rue de Liège, Eglise de Tilleur, rue de l'Arveau, Gosson, Pont de Seraing.

LIGNE VERS BEAUSEJOUR.
Pont de Seraing, rue de l'Industrie, Banque, rue du Bac, Pont Collard, Pharmacie Cockerill, Béguines, Hôpital Cockerill, place St Eloy, rue du Papillon, rue Hya, place du Pairay, Vecquée, Limite, Cimetière, Hospice, rue du Progrès, rue des Sables, Beauséjour.

LIGNE VERS VAL ST-LAMBERT.
Pont de Seraing, rue de l'Industrie, Banque, rue du Marais, rue Ramoux, rue Robert, Troque, Marihaye (passage à niveau).

LIGNE VERS FLEMALLE-HAUTE.
Pont de Seraing, Lambotte, Botteresse, Jemeppe Eglise, rue de la Station, Kessales, Dépôt de Jemeppe, rue Campagne, Mécanique, rue Ruisseau, Station de Flémalle-Grande, rue Bailly, Pharmacie, rue du Chêne, Chemin de la Meuse, Flémalle-Haute.

HORAIRE. — Départs :

	Premiers	Derniers
De Liège (place de la République Française) ...	5.01	24.00
De Seraing (Beauséjour) ...	4.46	23.17
De Val St-Lambert ...	5.02	23.20
De Flémalle-Haute ...	5.03	23.26

TRAINS DE NUIT entre Liège et Pont de Seraing :

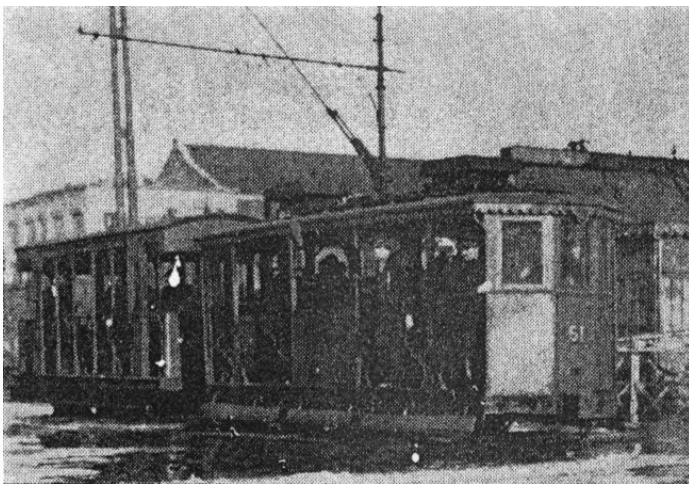
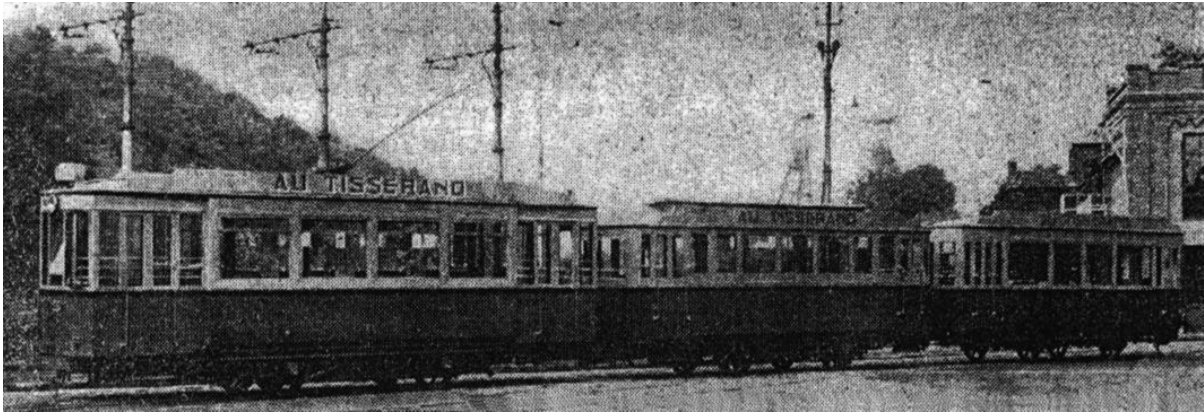
De Liège (place République Franç.) ...	0.12	0.55	2.05	3.15	4.25
Du Pont de Seraing ...	0.30	1.35	2.40	3.55	4.27

arrêt, il fallait bien le manœuvrer !) et pas de chauffage. Les arguments qui ont été avancés pour les bus sont le prix du pétrole (opposé au prix du kilowatt/heure), le gain de personnel d'entretien des lignes, etc. On ignore ce qui a poussé les autorités liégeoises à supprimer les véhicules électriques, puisque des villes comme Anvers et Bruxelles ont conservé les trams ? A Liège, les rails ont été enlevés. L'inconvénient principal des bus est qu'ils polluent par les gaz d'échappement et le bruit.

Q.: Que s'est-il passé pendant la guerre ?

R.: Les trams ont continué à circuler et ils n'ont subi des coupures d'électricité qu'à la fin de la guerre. Les trolleys ont été confrontés à une pénurie de pneus; à la fin, un seul trolley circulait par ligne, et l'attente durait bien cinquante minutes; les gens ne pouvaient s'installer à l'avant, où se trouvait le moteur, pour préserver les pneus. Des bus au gaz ont été utilisés: un trolley, avec une citerne à gaz, allait chercher le gaz à la Société Belge de l'Azote et passait par les rues Cerfontaine et Davio, pour alimenter les véhicules à gaz. Pendant la durée du conflit, des trolleys ont été réquisitionnés par les Allemands et certains ont circulé dans des villes allemandes avec leurs publicités des marques belges et indications en français!

Dans les années 20-30, à part quelques riches qui avaient des voitures, tout le monde prenait le tram, même les chefs de bureau, les ingénieurs. Il y avait un peu de circulation automobile le week-end, jamais de circulation intensive. Les trams étaient toujours bondés et faisaient tous les arrêts, qui étaient assez rapprochés. Arrêt de la Banque, dans le centre de Seraing, arrêt rue Jean de Seraing, pont de Seraing, Jemeppe, Tilleur, Sclessin. Le tramway de Liège à Seraing s'appelait en réalité le "railway" mais les gens ne savaient pas prononcer ce mot !



Parmi les motrices amenées sur les rampes du pont de Commerce, on pouvait voir les « trams-canards ». Il s'agissait de deux motrices et de deux remorques d'un type ancien dont le plancher avait été surélevé. Le moteur unique de ces motrices était fixé au-dessus du plancher et ainsi ce tram spécial pouvait circuler dans l'eau jusqu'à 80 cm de haut.

Ces engins amphibies bientôt surnommés « trams-canards » entraient en service presque chaque année sur un tronçon souvent inondé entre l'église de Jemeppe et Tilleur. Cette fois-ci, il y avait absolument trop d'eau même pour ces trams-canards.

Les importants travaux de démergement réalisés à la suite de cette inondation catastrophique évitèrent désormais un tel fléau ... et les trams-canards rentrèrent définitivement au dépôt.

au-dessus : convoi type du Liège-Seraing en 1930 ;
en-dessous : le tram-canard sortant des eaux de crue en 1920
("La Wallonie". 11-12/10/69)

MUSEE FERROVIAIRE DE KINKEMPOIS

Ce beau petit musée nous concerne puisqu'il possède des objets et documents de la société française Nord-Belge qui a géré jusqu'en 41 (fin de la concession) les lignes Liège-Namur-Givet, Charleroi-Erquelines, Manage-Mons-Quévy. Les gares de Seraing, d'Ougrée et Jemeppe lui appartenaient, et même Kinkempois (sauf deux voies sur le côté). On trouve, entre autres, la reconstitution d'un ancien guichet de gare et d'un local de signalisation; les képis

comme les billets d'époque, les miniatures de locomotives, les feux de signalisation et bien d'autres choses vous informeront sur le chemin de fer du passé, ou vous remettront en mémoire quelques événements de votre jeunesse. Ce musée est ouvert au printemps jusqu'en octobre, les premier et troisième samedis après-midi. Il est situé rue du Chêne, 3 à 4031 Angleur, où vous pouvez écrire pour avoir plus de renseignements. Faut-il indiquer que ce sont des bénévoles qui le font vivre et prospérer ? (Dans la prochaine revue, nous remettrons l'annonce)

MUSEE DES TRANSPORTS EN COMMUN DU PAYS DE LIEGE

Dans cet ancien dépôt, vous découvrez avec admiration les anciens trams, trolleys et bus magnifiquement conservés et restaurés. J'ai remarqué au passage le premier tram vert construit en 1905, où le conducteur n'avait pas de pare-brise, et était donc exposé à la pluie, au gel, à la neige; il travaillait de 12 à 14 heures sans être relayé et disposait de six jours de congé par an. Ce tram a été réutilisé pendant la guerre, pour aller au Beauséjour, lorsque les ponts ont été coupés et empêchaient les trams d'accéder à l'autre rive.

La motrice à trois portes de 1934 montait au Beauséjour, et pouvait atteindre les 80 km/heure, tellement elle était puissante ! Deux percepteurs y opéraient, et plus tard, ils ont disposé de postes fixes pour s'asseoir et distribuer les billets.

Le trolley réversible à deux volants est une curiosité. Son trajet du Molinay à la Chatqueue durait dix minutes, et on imagine le boulot de changer la flèche avant chaque voyage.

Découvrez les trams hippomobiles (tirés par un ou deux chevaux), les trolleys complètement disparus, les trams SNCV, etc.

Ce musée situé rue Heintz, 9 à 4020 Liège, est ouvert d'avril à la mi-octobre les week-ends et jours fériés de 14 à 18 h.

Ma souvenance du "tram-canard" est floue, visuelle. Avant le démergement (et les digues plus élevées), les inondations étaient fréquentes puisque Seraing, Tilleur, etc. étaient en dessous du niveau de la Meuse. Un tram surélevé – les roues et essieux étaient plus hauts – passait dans l'eau, 20-30 centimètres d'eau, peut-être 40 ou 50 centimètres.

A la hauteur du pont de Seraing, vers la rue Ferrer, il fallait parfois changer: certains allaient vers Jemeppe, d'autres vers le bois (Beauséjour). Dans l'autre sens, arrêt terminus place du Théâtre à Liège (place de la République française) et arrêt terminus à Flémalle qui permettait d'aller dans le grand music-hall de Doneux. Un couple de Jemeppeois s'est rendu à Paris et a demandé à un passant parisien un renseignement pour atteindre un endroit; celui-ci, avec son accent français, a parlé du "tramvé" (tramway), et nos Jemeppeois se sont acharnés à rechercher vainement le tram V ! Revenant de Paris et descendant à Flémalle avec leurs valises, dans leurs beaux habits, ils ont été surpris lorsqu'un porteur s'est précipité pour les aider en leur disant: "C'est pour aller chez Doneux!".

Les gens s'agglutinaient sur les trottoirs pour attendre les tramways, plus réguliers et plus nombreux. Comme dans les trains, il y avait des premières et deuxièmes classes; les portes à coulisse sont venues plus tard. Le percepteur voyageait pour faire payer. L'homme qui "machinait" était debout sur la passerelle et tenait une poignée en main, qu'il tournait pour aller plus vite ou plus lentement. Moi, je me mettais toujours sur la plate-forme avant pour observer le conducteur.

Dans le tram, on parlait de tous les côtés à la fois. Quand on se rencontre deux fois par jour, on finit par se saluer: on connaissait les passagers du tram. Aujourd'hui règne l'incommunicabilité, on est isolé dans sa voiture ou on se tourne le dos dans le bus... Tous les matins à Sclessin, on riait parce qu'on apercevait un homme qui sortait d'une maison et embrassait sa femme en partant, et un type qui descendait du tram l'embrassait quelques instants plus tard ! On pensait tous que le mari était cocu, mais en réalité, l'autre homme était le frère de l'épouse... J'ai parlé avec des gens que je n'aurais jamais fréquentés sans le tram.

Les "nouveaux" tramways (toujours avant-guerre) m'ont donné le mal de mer, j'étais gêné par le roulis et je devais me tenir debout.

Depuis cinquante ans, depuis qu'après-guerre j'ai eu ma première voiture, une voiture de service, je n'ai plus mis les pieds dans un tram ou dans un bus.

LE TRAM (SOUVENIRS DE G.H.)

Avant-guerre jusqu'en 40, il y avait une petite navette d'autobus de l'actuel pont d'Ougrée à la gare d'Ougrée, qui devait être remplacée par le tram (il reste encore des rails rue de la Station) parce que des rails étaient prévus sur le

nouveau pont, mais le pont a été détruit et le tram n'est pas passé.

Le 29 décembre 42, le tram était à l'arrêt rue Wauters (rue de la Station), puis il a quitté son emplacement, les freins ayant sans doute lâché. Des gens ont essayé de l'intercepter, le percepteur a sauté du tram qui a mal pris l'aiguillage et a basculé sur le quai en contrebas; le conducteur a été tué.

Le tram vicinal partait de l'actuel garage Renault (coiffeur Brandt) et allait à Warzée en passant par Boncelles et Seraing. De Warzée, on se rendait à Comblain-au-Pont ou à Clavier. Il a été supprimé fin 39 et remplacé par l'autobus Liège-Condroz. Pendant la guerre, le tram a été rétabli, et était utilisé par beaucoup de gens qui fraudaient. Près des maisons en fer, à l'ancienne briqueterie, dans un trou à l'abri du vent, des gens jouaient à la banque russe et des gamins étaient payés pour surveiller si la police ne venait pas.

Pour les gamins, le tram était attractif. Parfois l'un ou l'autre wagon de marchandises stationnait. A cinq, six, on poussait le wagon rue Michel Servet (où se trouve le dressage de chiens), on montait dessus et on se laissait descendre en utilisant le serre-frein; on n'a pas eu d'accident. Il fallait faire attention pour ne pas être attrapés par la police ou un voisin.

Quand il arrivait à la ferme du Cornillon, le tram ralentissait dans une courbe bien prononcée, on sautait sur le marchepied du dernier wagon et on revenait à Ougrée. C'était un sport de prendre le tram à l'oeil !

Le trolley passait rue de l'Enclos, puis il s'est rendu aux Communaux et pendant la guerre, au Beau Site. Il a fallu mettre du cuivre pour construire la ligne, où a-t-il été trouvé ? Il traversait la campagne de Renory mais n'est plus passé par là pendant les bombardements. A cause de la pénurie de pneus, on voulait préserver les pneus avant qui s'usaient plus vite, et un tiers du bus côté avant a été condamné; quand le bus était bondé, il y avait des pugilats pour pouvoir descendre!



Le trolley grimpant la rue de l'Égalité à Ougrée (document TEC)

A Renory, on distribuait le gaz pour véhicules à gazogène (à partir du charbon anthracite). Un vieux trolley avait été transformé pour contenir plusieurs bonbonnes, et il faisait le plein de gaz avant d'aller au Cornillon.

Un petit exploitant avait deux bus qui circulaient entre Ougrée et Boncelles; ils étaient garés près de la gendarmerie. La ligne a été reprise par les autobus liégeois (rue de Fragnée).

QUELQUES SOUVENIRS DE M. DILLMANN

Quand nous allions en bande au bassin de natation de Seraing (entrée: 25 centimes), nous prenions le tram vert au Papillon jusqu'au pont de Seraing; au retour, au Papillon, pour nous amuser, nous bloquions l'arrivée de courant du tram !

Pendant la guerre, un petit tram à vapeur, le *petit tchouf tchouf* se rendait d'Ougrée à Warzée; c'était en fait une locomotive avec un capot carré comme un tram; beaucoup de personnes le prenaient pour aller dans les campagnes glaner, mendier, acheter du pain, du beurre, du lard, des oeufs. J'ai ainsi fait des kilomètres à pied: nos vélos n'avaient plus de pneus convenables, des tuyaux d'arrosage les remplaçaient, mais ce n'était pas l'idéal pour rouler! Les fermiers, qui n'étaient pas d'accord qu'on vole leurs grains qui séchaient, ont fait appel à des sentinelles; et parfois des Allemands nous pourchassaient.

Deux autorails à mazout parcouraient la même ligne. L'autorail avait un klaxon, alors que le *tchouf tchouf* sifflait.

D'Ougrée à la Vecquée, il n'y avait qu'une seule voie, alors les engins devaient se croiser après la Vecquée, sinon celui arrivé plus tôt attendait avant d'emprunter la voie unique.

De la Vecquée à la Chatqueue, la montée était forte, le tram à vapeur poussait beaucoup, lâchait des braises qui boutaient le feu dans le bois.

Une ligne semblable partait du Val vers Clavier, avec des personnes de la Troque et du Val.

Nous les jeunes, on se retrouvait aux arrêts (un arrêt à Ougrée, un à la Chatqueue près de Sainte-Thérèse, un à la Vecquée, un au bois Marchandise et un à Bonnelles). On riait beaucoup en se racontant toutes sortes de blagues.

Il n'y avait aucune protection sur cette ligne en site propre qui traversait, à la Chatqueue, la rue Michel Servet, rue du Fort, rue Fontaine, rue Chatqueue, rue Chant des Oiseaux (rue Chanterelles). L'autorail, lui, roulait plus vite et aussi klaxonnait en coupant les rues.

Ensuite, la Commune a revendu les morceaux de terrain utilisés pour la ligne, des habitations ont ensuite été construites, et tout a disparu. Pourtant, ce véhicule de transport était moins polluant, plus pratique (il avait cependant des handicaps par rapport aux camions et aux voitures).



Le trolley rue de Bonnelles (document Evrard)

Deux lignes de trolleybus existaient entre Seraing et Ivoz, et entre Seraing et la Chatqueue. Le confort était meilleur, mais en hiver le tram montait (en déposant éventuellement du sable quand il patinait) tandis qu'il fallait jeter du laitier sur la rue, quand on en avait, pour le trolley; le trolley était plus doux que le bus actuel, moins bruyant et moins polluant.

NAVETTES DOMINICALES, M. LAMBOU

Mon père, cinquième enfant d'une famille de dix, est né dans la maison de son grand-père, rue des Bas-Sarts et est venu s'installer à Kinkempois lors de son mariage, afin d'être plus près de son lieu de travail, aux usines Englebert dont

il ramenait chaque jour le fumet caoutchouteux imprégné dans ses vêtements.

A l'époque, début des années 30, les déplacements dominicaux – on travaillait alors du lundi au samedi – se limitaient à quelques sorties: matches de football, parfois le cinéma qui venait d'être sonorisé et visites familiales au Val-Saint-Lambert. Car l'esprit de famille était encore fortement ancré dans les habitudes, pour ne pas dire les devoirs.

Il fallait donc se déplacer, à pied le plus souvent lorsque les distances ne dépassaient pas l'heure de marche, sinon en faisant appel au seul moyen à portée des bourses: le transport en commun.

La réunion avait lieu invariablement rue des Bas-Sarts dès le début de l'après-midi et elle regroupait frères, soeurs et leurs époux respectifs. On installait alors la table à 'rallonges' que l'on recouvrait de toile cirée; les jeux de cartes pouvaient commencer. Ils s'achevaient vers 20 h, heure du dernier train ou du dernier trolley afin de ne pas rentrer trop tard pour reprendre le collier le lundi matin. Une seule coupure d'une heure calmait et l'ardeur des joueurs et leur appétit, vers 17 h, pour le souper en commun. Souper frugal, car la maîtresse de maison n'aurait pas pu nourrir ainsi hebdomadairement une quinzaine de bouches: "eco del tchâcutreye" entonnaient en chœur les assistants, en voyant arriver les assiettes de cochonnailles assorties de cornichons, oignons blancs et betteraves au vinaigre, apportées souvent par l'un ou l'autre convive à titre de contribution. Il y avait aussi les excellentes confitures que chaque femme de ménage se faisait un point d'honneur de confectionner et de comparer. Je n'ai jamais vu un seul pot de confiture de 'marque' sur la table.

Il y avait alors au Val nombre de commerces, depuis le chausseur jusqu'à la mercière, mais on n'achetait que ce que l'on ne pouvait confectionner soi-même à la maison.

Le jeu préféré, vu le nombre de participants, était la banque russe. Les mises étaient minimes, car il ne s'agissait pas de plumer son frère ou sa belle-soeur. L'unité, cinq centimes, était symbolisée par des allumettes dont on faisait le bilan dans la précipitation, en fin de partie. L'essentiel n'était pas le gain, mais l'amusement et le plaisir d'être ensemble.

On ne connaissait pas les petites bouteilles de bière de 25 cl ni a fortiori, les cannettes; aussi, pour étancher sa soif, on avait recours à *ine bonne djatte di café* et je vous assure que ce n'était pas de la lavasse ! Personne alors ne pensait à avoir chez soi une bouteille de limonade, aussi j'attribue à ces tournées de café mon goût invétéré pour la bonne tasse. Car à défaut de citronné et vu mon aversion pour le lait, j'y passais comme les autres. Dans mon coin, j'assistais avec intérêt au jeu d'un oncle ou d'une tante préférée, sauf de 17 à 18 h quand on me permettait d'ouvrir la TSF pour écouter Radio-Jeunesse à l'INR. Au début, c'était un poste de radio Blau Punkt en bakélite surmonté d'un grand cadre qu'il fallait orienter suivant l'émetteur.

A partir de 1938, l'apparition du poker relégua la banque russe aux oubliettes et il arrivait souvent qu'il y eût trois tables simultanées. J'enrichis alors mon vocabulaire d'expressions croustillantes: deux dames c'était quatre nènès et un brelan de valets ou de rois trois paires. Cela malgré les efforts de ma pauvre mère qui s'efforçait de détourner mon attention et de réprimander tel ou tel pour son langage 'déplacé'. Que dirait-elle aujourd'hui?

Il y avait quatre exceptions à ces réunions immuables:

Le jour de la fête au Val. On arrivait alors le matin pour assister à la sortie de la procession de l'église, puis après un dîner élaboré et bien arrosé, on se rendait en groupe en face des Cristalleries où s'étalait une fête foraine digne d'une grande ville, tandis que les rues étaient sillonnées par la fanfare des Cristalleries dont mon grand-père avait été dirigeant jusqu'à sa mort en 1924. Il avait exigé que tous ses fils apprennent la musique, l'un des passe-temps les plus prisés de l'époque, et à eux cinq, ils auraient pu former un orchestre: piano, violon, clarinette, cuivres, le cinquième étant le comique de la bande, l'animateur dirait-on aujourd'hui. Quant aux filles, on les avait initiées au chant et tout ce monde se regroupait à cette occasion dans 'la pièce de devant' pour passer tout le répertoire en revue et aussi, 'po fé l'biesse'.

On peut difficilement imaginer en 1994 ce que fut réellement cette fête du Val, la plus importante de Seraing. Elle attirait une foule incroyable de Sérésiens, de Flémallois mais aussi des Condruziens qui descendaient en masse par le tram vicinal. Cet engouement décrivit avec la crise de 1936 et la guerre de 40 y mit un point final. C'était le début de la mort lente du quartier, achevé par la déchirure de la voie rapide actuelle, la disparition des deux charbonnages et le déclin presque fatal des Cristalleries.

Le 1er novembre était consacré à la visite des tombes. Ce jour-là, mes parents se payaient le déplacement par tramway depuis le Val-Benoît jusqu'au cimetière des Biens Communaux. Nous traversions le pont du Val-Benoît avec nos potées et l'affluence était telle qu'à l'arrivée au cimetière, le plancher du tram était jonché de pétales et de fleurs abîmées par la foule.

1407 (Nord-Belge) — (journalier).	
Flémalle-Haute	D. 16.35
Val-Saint-Lambert	D. 16.40
Seraing	D. 16.45
Ougrée	D. 16.48
Renory	D. 16.51
Kinkempois	D. 16.55
Liège-Vennes	D. 16.58
Bressoux	A. 17.08
1408 (Nord-Belge) — (journalier).	
Bressoux	D. 18.00
Liège-Vennes	D. 18.08
Kinkempois	D. 18.11
Renory	D. 18.15
Ougrée	D. 18.18
Seraing	D. 18.22
Val-Saint-Lambert	D. 18.26
Flémalle-Haute	A. 18.30

Horaire d'un train (Liège 1930: Guide officiel de l'Exposition) (document Istase)

Ma mère observait aux trois stations prévues qu'un tel ou qu'une telle était déjà passé en inventoriant le nombre et la nature des fleurs. Puis c'était ce qui m'avait toujours paru le plus pénible: le retour vers les Bas-Sarts par le fond Renard et la rue du Cristal, dans le froid, souvent dans la neige, et à pied, car il n'y avait aucune ligne d'autobus. On parlait alors de la famille car il aurait semblé déplacé de taper le carton un tel jour.

Le Réveillon de Noël se passait dans chaque foyer. La coutume du Réveillon du 31 décembre était fort peu répandue. Tout au plus attendait-on le douzième coup de minuit pour se congratuler, manger une vraie bouquette garnie de raisins, puis on allait au lit car le lendemain matin il fallait visiter les voisins, recevoir quelques cousins ou amis et dîner *convenablement* avant de partir vers le Val.

Les joueurs de cartes devaient attendre longtemps avant de commencer la partie, car il fallait d'abord passer par les interminables embrassades, non seulement des parents proches, mais également des cousins qui s'étaient déplacés pour l'occasion. Chacun avait apporté une tarte ou un gâteau et le café coulait à flots.

Heureusement, la maison des Bas-Sarts, qui est toujours dans la famille, était vaste. Mon grand-père l'avait fait bâtir dans les années 1880. Il est vrai qu'il était rapidement devenu un graveur émérite et qu'il gagnait 5 F par jour, alors que le salaire moyen était de 1,75 F. Il parvint ainsi à élever une famille nombreuse et à l'éduquer convenablement. Il faut dire qu'en plus des douze heures qu'il prestait aux Cristalleries, il avait installé dans le jardin un baraquement que j'ai connu comme cabane à outils, mais dans lequel se trouvait un tour à graver actionné par des pédales que chaque enfant était tenu de desservir pendant une heure. Et tout cela à la lueur d'une lamponette.

Personne dans la famille n'avait bien entendu de véhicule à moteur, ni moto, ni auto et les déplacements dépendaient des moyens de transport existants. Les plus proches venaient à pied mais de Kinkempois, c'était une autre affaire. Comme liaison directe, il n'y avait que le train du Nord-Belge, mais le prix du billet aller-retour pour deux places et demie coûtait 4,80 F alors qu'un demi de bière valait 0,80 F et une gaufre aux fruits 0,90 F. Ce n'était pas donné quand on gagnait entre 20 et 30 F par jour!

Mes parents, comme la plupart des travailleurs, grattaient sou par sou, non pas par avarice mais par nécessité: il fallait prévoir une cotisation maladie, en l'absence d'un service social organisé, ou acquérir une pièce de ménage importante, non seulement parce que la vente au crédit était pour ainsi dire inexistante, mais aussi par crainte de s'endetter.

Jusqu'en 1934, le train fut pourtant la seule possibilité; puis fut mis en service le trolleybus d'Ougrée. Arrivé à Ougrée, on allait à pied jusqu'à la Banque (ma mère estimait que cela ne valait pas la peine de prendre le tram vert pour trois arrêts des Béguines à la Banque) puis le tram de la Troque. On traversait ensuite le passage à niveau et on continuait à pied jusqu'au Val. On n'avait pas peur de la marche à pied et tant pis pour mes petites jambes!

A partir de 1936, le bus puis le trolley relièrent la Banque à Ivoz et ce fut pour moi un vrai soulagement. Juste avant la mise en service des trolleys, on utilisa des bus parisiens à plate-forme arrière ouverte et c'était une faveur accordée par mon père de voyager debout sur cette plate-forme d'où l'on voyait défiler la rue et les rares autos qui suivaient.

Le retour s'est toujours fait en train dont la régularité nous assurait d'être rendus à bon port rapidement et à une heure convenable.

Je me rappelle encore cette gare du Val, bâtiment unique sur le réseau puisque la salle d'attente située au niveau de la rue en était en fait le premier étage, et qu'il fallait descendre deux volées de marches pour atteindre le quai, descente toujours précipitée pour les retardataires qui voyaient pointer la fumée de la locomotive derrière le terril du Many, dans la courbe du pont du Val. La salle d'attente était en gros identique à toute salle d'attente, mais j'ai eu combien de fois l'occasion de l'observer et surtout de m'en souvenir.

Il y avait notamment une haute armoire bleu foncé qui ressemblait à une horloge normande, mais elle m'intéressait davantage pour le fait qu'en glissant une pièce de 25 centimes dans une fente, on débloquent un tiroir dans lequel se trouvait trois petits chocolats noirs Martougin, semblables à ceux que l'on reçoit aujourd'hui avec un expresso. Au mur, divers panneaux vantaient les voyages à Paris, à la côte ou à Spa, alors que les congés payés n'existaient pas, du moins avant 1936... Il y avait cette bascule ancrée dans le sol et dont le plateau oscillait lorsque je m'y tortillais dans tous les sens. Il fallait prendre garde que le guichetier ne s'en aperçoive pas, sinon c'était la réprimande assortie d'une bonne claque si je persistais.

Enfin, devant la gare, dont la place était bordée de pâtisseries, boulangeries et cafés – un plus ancien que moi dirait qu'il y avait aussi un hôtel pour les voyageurs que cela ne me surprendrait pas – il y avait le tram vicinal. Non pas le fameux *pin pon/treû francs* qui existait encore après la Libération mais le vrai tchouf-tchouf à cinq ou six remorques qui arrivait un bon quart d'heure avant l'heure du train auquel il donnait correspondance.

Pendant la guerre, il permit à bien des citadins de se rendre dans le Condroz à la recherche de victuailles et il rentrait au Val bondé, plates-formes chargées à ras-bord de colis et de vélos qui avaient permis de sillonner la campagne.

Je me rappelle avoir, un jour de 1943, compté douze remorques qui dépassaient la capacité de la voie de manoeuvre, la dernière voiture était arrêtée à hauteur du marchand de chaussures. Il avait fallu repousser les

remorques vers la Troque à l'aide d'un câble, deux d'entre elles roulant même sur les pavés de la chaussée ! Dire que je n'avais pas les moyens de *gaspiller* une pellicule, comme disait mon père, pour immortaliser un tel spectacle.

Certains jours, les contrôleurs du ravitaillement, parfois secondés par des Feldgendarmes, attendaient au café de la gare et passaient au crible tous les colis que chacun avait eu tant de mal à récolter à prix fort alors qu'ils étaient presque arrivés à destination. Ils confisquaient la moindre denrée et encore heureux quand les Allemands n'appréhendaient pas les plus chargés ou ceux dont les 'papier' n'étaient pas en règle.

Quelle époque ! et que devenaient finalement ces prises officielles sujettes à tant de convoitises ? Il est parfois arrivé qu'un cycliste, voyant les agents de contrôle à la gare, avertissait les voyageurs à l'arrêt des Cristalleries. C'était alors la fuite vers le pont du Val et Flémalle.

Pendant la guerre, on ne pouvait plus se fier aux horaires des quelques trains qui subsistaient, aussi les déplacements se faisaient par trolleybus. Dès mai 44, les bombardements démolirent la plupart des lignes aériennes et les visites cessèrent, faute de moyens. Lorsque le temps était clément, on se hasardait à utiliser le passage d'eau du Many. Le 1er janvier 1945, il ne fut même pas question d'aller présenter ses bons vœux. Les V1 et V2 pleuvaient sur l'agglomération et nous n'étions pas encore remis de la menace du retour des Allemands à la suite de la bataille des Ardennes.

Pourtant, bien que les problèmes d'existence et de déplacement fussent cent fois plus ardu qu'aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de penser avec mélancolie à cette époque des années 30 où l'on vivait – du moins le croyait-on – heureux, insouciant de ce qui nous attendait et surtout sans stress. Et je pense à la situation actuelle, à ses difficultés sociales et je me demande parfois si, tout compte fait, nous n'étions vraiment pas plus heureux.

LE TRAM DU PONT D'UGREE, PAR JEAN MAQUET

Durant cette période des robots, de début décembre 1944 à la mi-janvier 1945, eut lieu à Ougrée une tragédie causée par un de ces engins. Le hasard fit que j'en fus un des tout premiers témoins.

Les services de l'hôpital d'Ougrée avaient été transférés dans les caves, par mesure de sécurité. Celles-ci avaient une sortie dans la rue de la Station, ce qui est encore le cas aujourd'hui. La chapelle de l'hôpital aussi avait été transféré dans une cave et on y célébrait certains offices, comme la messe du dimanche, les absoutes et les baptêmes puisque la maternité fonctionnait.

Un jour, vers les 16 h, j'étais en train de préparer la célébration d'un baptême: toute la famille était réunie dans la chapelle improvisée, et entourait le nouveau-né. Juste au moment où commence la cérémonie, l'alerte retentit. Malgré le recueillement, l'attention se porte vers l'extérieur où l'alerte vient de sonner et le bruit d'un robot se fait entendre. Surmontant la crainte, je commence l'office par les questions d'usage... qui restent pratiquement sans réponse... car le robot vient d'arrêter sa course et tombe, avec le sifflement caractéristique suivi d'une formidable explosion... Nous nous sommes tous jetés par terre, tellement l'explosion semble rapprochée. Je me relève, enlève mes vêtements de cérémonie et me précipite vers la rue de la Station... pour découvrir le plancher totalement dénudé d'une voiture de tram stationné au bas de la rue. Je m'approche et découvre un épouvantable spectacle: le robot s'est logé dans la cave d'une des dernières maisons à gauche en descendant, et l'explosion a littéralement soufflé le tram avec ses nombreux occupants. La "cage" du tram s'est écrasée contre les façades d'en face, celles-ci se sont écroulées et l'incendie s'est déclaré, pendant qu'une neige sinistre vient recouvrir ce terrible tableau. Le plancher du tram était totalement vidé, sauf deux ou trois tiges de la direction et des freins qui émergeaient de la surface.

Les secours arrivent, mais il est trop tard.

Par les récits des témoins, on pourra reconstituer les faits: le tram venait de quitter la place de la gare et stationnait au pied du pont pour permettre aux soldats anglais montant la garde, de vérifier l'identité des passagers du tram (le passage de la Meuse était surveillé à cause de l'offensive Von Rundstedt). Le robot avait soufflé tout le monde: il y avait près de cinquante personnes dans la voiture; aucun survivant.

Par après, on a appris l'identité des victimes; parmi celles-ci, je signale l'instituteur de l'école des Trixhes, M. Flagothier, un maître de grande compétence et estimé de tous. Celui-ci, arrivé en retard au terminus de la gare, avait vu le tram à l'arrêt et avait couru pour le rejoindre... se hâtant ainsi vers son destin tragique.

DES ANCIENS CONDUCTEURS ET PERCEPTEURS SE SOUVIENNENT

Anecdotes pendant la guerre, sur le tram vert

Jean (conducteur): J'étais au terminus des Biens Communaux tard le soir, un homme est arrivé de Rotheux avec un âne qui refusait de continuer, complètement épuisé. Que faire ? On l'a poussé sur la plate-forme et en route ! L'homme et l'âne sont descendus à Jemeppe, rue de la Station. Quand je rejoins le dépôt, le garde passe les voitures en revue comme d'habitude et tombe sur un tas de crottin sur la plate-forme: "Ce n'est pas d'un chien, ce n'est pas d'un homme ? Qu'est-ce que c'est que cela?" J'ai prétendu que des gamins avaient dû jeter les crottes; on m'a cru ou on ne m'a pas cru...

Des Allemands sont montés au pont de Seraing, ils ont stoppé le tram pour contrôler tout le monde; ils n'ont rien trouvé et on est reparti. A ce moment-là, un homme se glisse près de moi et dit: "Rends-moi mon revolver". Il l'avait glissé dans mon sac au moment du contrôle, comme je n'avais rien remarqué, j'étais resté très naturel devant les Allemands.

Une autre fois, un SS belge voyageait dans mon tram; il était connu comme un vrai salaud. Des jeunes ont réussi à passer une ficelle à l'anneau de son ceinturon et à l'attacher à la barre verticale derrière lui. Quand il a voulu descendre, il n'a pas pu et il s'est mis en colère.

Mariette (perceptrice): Un jour, au pont de Seraing, le conducteur a ralenti pour permettre à un homme de l'Armée Blanche de sauter parce que les Allemands s'aminaient pour un contrôle.

Emile (contrôleur): A l'époque des robots, la plupart des trams n'avaient plus de vitres, elles étaient remplacées par des tôles et on était obligé d'allumer à l'intérieur des voitures.

Des résistants avaient coulé du béton dans les rails au croisement des Béguines; le tram descendait et au lieu de prendre le tournant, il a continué sur les pavés, tout droit jusqu'au trottoir. Il n'y a pas eu de blessé. Je crois que c'était pour empêcher les ouvriers d'aller travailler.

Les conditions de travail

Emile (contrôleur): On allait travailler avec des sabots fourrés de paille et des mitaines, il n'y avait pas de chauffage dans les trams qui étaient ouverts à tous les courants d'air. Les vitres étaient toutes givrées; le conducteur recevait un petit sac de sel, il s'en servait pour nettoyer sa vitre.

Le personnel était tenu d'habiter dans les cinq kilomètres autour du dépôt de Jemeppe, puisque presque personne à l'époque n'avait de voiture.

Omer (conducteur): Un jour qu'il neigeait, le personnel du dépôt a décidé de ne pas travailler pour protester contre l'absence de chauffage. C'était bien après la guerre. On nous promettait depuis des années d'installer des résistances mais elles restaient dans les magasins. Le syndicat est arrivé et ça n'a pas entraîné pour installer le chauffage. La CGSP était le seul syndicat au tram vert; nous étions toujours les premiers à débrayer dans la région, le personnel des Trams de Liège était à la traîne.

On mangeait en travaillant. Le "wattman" (conducteur) déposait ses tartines devant lui, il conduisait d'une main et mangeait de l'autre. Il avait à peu près la paix, au moins. Mais les receveurs? Tout le public regardait ce qu'ils mangeaient. Une fois, un client s'était assis juste en face des tartines du receveur et le regardait de près; l'autre enlève son dentier, le dépose à côté des tartines: "Tiens, voilà mes dents, si tu veux manger avec moi !"

La direction et les vitesses pour conduire étaient dures, mais la sécurité était meilleure qu'aujourd'hui; il y avait très peu d'autos en rue et le tram était prioritaire sur tout.

On avait froid, on mangeait en travaillant, le règlement était strict mais on se plaisait bien, l'ambiance était à la camaraderie.

Tous: Les contrôleurs et le personnel s'entendaient bien, il n'y avait pas de concurrence. Nous formions une bande d'amis; s'il fallait se remplacer ou même se mettre dedans pour aider un copain, on n'hésitait pas. On ne s'espionnait pas comme cela arrive aujourd'hui.

Et s'il fallait recommencer, comme à l'époque, on n'hésiterait vraiment pas à recommencer – mais pas comme dans les conditions actuelles. Le plus grand de tous les changements après-guerre a bien été de se retrouver seul à conduire, sans compagnie.

Omer: Une chose qu'il dire aux jeunes pour leur réflexion, c'est que dans le temps on arrivait bien longtemps à

l'avance, pour pouvoir blaguer avec la plupart des collègues. Aujourd'hui, on est trop pressé et on n'a plus de contacts.

Mafalda (nettoyeuse du dépôt): Le principal à l'époque: on travaillait entre amis, par plaisir et non comme une corvée. Je considérais le dépôt comme ma deuxième maison. Après la mort de mon mari, je serais certainement tombée en dépression si les camarades du dépôt ne m'avaient pas soutenue comme ils l'ont fait.

Omer: Un conducteur avait l'habitude de boire un petit verre au café lorsqu'il arrivait au terminus; comme il avait un trajet très court, du pont à la gare d'Ougrée, il terminait son service complètement rond. On envoyait une voiture pour le rechercher et le ramener chez lui, soi-disant parce qu'il était "malade" (sinon il aurait été sanctionné).

Auguste: On passait à contre-voie, on changeait de voiture... Moi, j'ai été receveur, chauffeur (de bus) et conducteur (de tram). Le plus facile, c'est receveur, sauf aux heures de pointe.

Edmond: Le receveur a aussi la responsabilité de l'argent.

Auguste: La conduite du tram est facile, sauf pendant la période des chutes de feuilles, de la neige. Il fallait plus de temps pour s'arrêter, et donc être attentif; quand il pleuvait, les rails glissaient, on lâchait du sable.

J'ai déraillé deux fois. Au pont de Seraing, on avait ressoudé les rails et on devait passer à pas d'homme; mais le contrôleur avait oublié de me le dire. Au lieu d'aller vers Seraing, je me suis retrouvé sur la rampe vers Jemeppe, avec des roues sur les pavés ! J'ai cependant réussi à me remettre sur les rails. A Fragnée, des amis qui fêtaient un anniversaire dans un café m'avaient fait des signes, et j'ai oublié de mettre le contact de l'aiguillage; je me suis retrouvé sur la ligne contraire! Les voyageurs avaient la "clope" pendant que j'effectuais la marche arrière pour me mettre dans le bon sens.

Le tram vert circulait toutes les heures, même pendant la nuit: à 1 h ou 2 h du matin, on prenait ceux qui avaient bu un verre, les serveuses, et des bagarres éclataient parfois. Le premier tram partait à 3 h 45 de Liège (pour les boulangers, etc.) et à la même heure de Seraing.

Au Théâtre, un voyageur monte à 3 h du matin, il me tend un billet de mille francs en me disant "Je n'ai pas de monnaie". Je lui rends un paquet de pièces de cinq francs. Il s'assied et se met à les compter. Je tourne brusquement et toutes les pièces tombent à terre. Il a dû se mettre à quatre pattes pour les ramasser.

Edmond et Auguste: Le tram est plus confortable que le bus, on est moins secoué. Le tram avait priorité et on faisait plus attention; le bus, lui, doit forcer pour sortir de l'arrêt et n'a pas la priorité absolue.

Les trams restaient en service plus longtemps que les bus. On se demande pourquoi on les a remplacés. Ils pouvaient encore rouler dix ans quand on les a éliminés, les trois quarts des trams ont été envoyés à la mitraille ! Quelques-uns seulement ont été vendus à l'étranger.

L'ambiance dans le personnel était très bonne, entre le wattman (conducteur) et les deux percepteurs; puis, on a supprimé un percepneur, mais l'ambiance est restée la même, l'esprit de camaraderie régnait entre nous. Tout cela est tombé lors de la fusion des sociétés de transport sous la direction de Liège. Lorsque le percepneur a été supprimé tout à fait, beaucoup qui avaient dans les cinquante ans ont dû apprendre à conduire des bus !

Sur le tram, on pouvait lire le journal; celui qui prenait le tram à Seraing avait le temps de lire le journal.

Auguste: Avant, le bus avait un changement de vitesse (et double débrayage de 1962-69), et la suspension était plus dure. Actuellement, dans le trafic, c'est toujours aussi dur de passer entre les voitures mais la conduite est moins fatigante.

J'ai aussi conduit le trolley à double conduite (Banque-Ivoz Ramet, et Banque-La Mailleue), dont le volant inemployé à l'arrière tournait comme si un fantôme l'actionnait ! Mais pour dépasser un cycliste, par exemple, il était dangereux parce que l'arrière pivotait comme l'avant.

Edmond et Auguste: Il y avait plus de rapports entre les gens; maintenant, on s'assied, on regarde, on n'entre plus en



Jules Burnotte (sa petite-fille montait parfois dans son tram pour aller de Sclessin à l'école, face au dépôt de Jemeppe ; elle actionnait fièrement la sonnette) (photo Guillaume)

contact. On n'avait pas de sièges découpés, jamais de dégâts.

On venait parfois au travail une heure à l'avance pour parler avec les collègues. On avait bon de vivre, malgré un salaire de misère.

Auguste: Quand j'ai quitté l'usine en 56, j'avais deux mille francs en moins.

Edmond: Je suis monté en grade et en 63, j'ai alors travaillé dans les bureaux de Jemeppe. Mon ami Auguste avait un 'service coupé', mais il ne retournait pas chez lui entre les deux services, il faisait des courses. Il avait acheté une paire de chaussures tressées à Jemeppe; pour ne pas les laisser traîner dans le local, il me demanda de les déposer dans mon



Le tram vert rue Tavier (document Nollomont)

bureau: "Oui, tu les prendras quand tu retourneras". J'appelle un chauffeur: "Va faire un tour au dépôt pour essayer des trouver des godasses qui bâillent". Vers 16 h 30, Auguste revient: "Grand, je reprends mes souliers". Et sur le bus, le chauffeur qui était au courant de la blague: "Auguste, tu as acheté des chaussures, comment sont-elles ?" "Des souliers tressés." "Montre les moi." Il ouvre la boîte... Il a expliqué ensuite à son épouse ce qui s'était passé et en plus, elle l'a enguirlandé ! Le lendemain, quand j'ai voulu les lui rendre, pas moyen de les retrouver, je me suis inquiété, croyant déjà devoir lui remplacer sa paire. C'était un collègue qui les avait cachées ! Entre les gradés et les chauffeurs, c'était aussi la camaraderie, on ne m'appelait pas "chef" mais "Grand".

J'avais un nouveau chauffeur qui roulait seul depuis deux, trois jours. "Venez au bureau, j'ai quelques questions à vous poser". Au bureau, je l'interroge: "Je ne sais pas avec qui vous avez appris à conduire, mais avec les abonnements ouvriers (on pointait à l'aller et au retour), comment faites-vous lorsque le lundi de Pâques tombe un mercredi ?" Et lui, de me répondre: "Ça ne doit pas arriver souvent, chef". !

Les perceptrices

Mariette (perceptrice): Il fallait se lever tôt le matin, parfois à 3 h 30. Le personnel se composait d'un conducteur et deux perceptrices, un pour chaque voiture. Il y avait aussi des perceptrices. Les trams étaient des perceptrices. Les trams étaient tout le temps bourrés, surtout aux sorties d'usine, je n'avais presque pas le temps de m'asseoir, je circulais pour distribuer les tickets aux voyageurs.

Au début, quand j'ai commencé pendant la guerre, c'était dur parce qu'en tant que femme, je devais subir les remarques et les blagues (pas méchantes) des clients. J'en avais parfois les larmes aux yeux. Par la suite, je ne les entendais même plus.

On n'avait pas d'heure pour manger, on attendait qu'il y ait peu de monde.

Pour l'hiver, on avait une grosse capote en pardessus, je m'étais confectionné des semelles en peau de lapin pour

mettre dans mes sandales, je me souviens qu'on me surnommait "Poil aux pattes" parce que la fourrure dépassait.

Quand le trolley sautait (la flèche du trolley sautait), c'était à la perceptrice de la remettre et c'était dur à manoeuvrer.

Le travail d'aujourd'hui m'a l'air beaucoup plus facile; les années que j'ai vécues ont peut-être été dures mais je ne les regrette pas à cause de la bonne ambiance entre nous.

Sidonie: Mon mari a été déporté du travail en Allemagne et je l'ai remplacé en tant que perceptrice. Après six mois, il est revenu en permission mais il s'est caché comme réfractaire. J'ai travaillé sur la ligne Liège-Seraing en faisant les pauses comme un homme. Si je compte bien, on mettait trente-cinq minutes pour le trajet, la vitesse commerciale n'a donc pas changé depuis. On était toujours bourré, certains voyageaient à l'oeil pendant les heures de pointe. On commençait à 5 h mais en fait, on n'avait jamais les mêmes heures pour débiter et pour terminer. Je n'ai jamais dû écrire un rapport pour un accident. Quand tout le monde avait embarqué, on sifflait; comme il y avait un perceptriceur dans chaque voiture, nous étions à trois. J'ai quitté l'emploi à la fin de la guerre.

Il n'y avait presque pas d'autos et tout le monde prenait le tram.

En cas d'alerte, le tram s'arrêtait et on essayait de se cacher où on se trouvait, bien souvent dans une usine.



Le dernier tram vert – affiche sur la voiture :

« Après 86 ans de bons et loyaux services, le tram vert vous dit adieu aujourd'hui 1882 – 30.IV.1968 »

Les voyageurs

Jean: Les trams étaient toujours complets, c'était le principal moyen de transport. Vers cinq, six heures du soir, les gens montaient même sur le pare-choc. Les conducteurs étaient plus aimables qu'à présent; on passait en fonction des nécessités des gens pour qu'ils ne ratent pas leur tram.

Combien de fois un client nous disait: "Je n'ai pas de monnaie" - "C'est bon, tu me le payeras la prochaine fois", et il le faisait.

On s'amusait, on blaguait.

Un conducteur avait trouvé un portefeuille; il l'a posé sur un siège pour voir les réactions. Sur dix voyageurs, quatre ou cinq le lui ont rapporté; les autres l'empochaient et quand il intervenait, ils prétendaient qu'ils allaient le rapporter au dépôt.

Edmond: J'ai travaillé avant-guerre à Cockerill; je suis entré dans l'armée en janvier 40 et j'ai passé les cinq années dans une "colonie de vacances" en Allemagne comme prisonnier de guerre. Au retour, je ne voulais plus aller en usine car je me sentais renfermé. Après un an à l'armée, j'ai été engagé comme perceptriceur en 1946 au tram Liège-Seraing et j'y suis resté jusqu'en 1963. Nos pauses changeaient tous les jours.

Les contacts avec le public ? C'est ingrat de vivre avec le public, des voyageurs sont convenables, d'autres..., et vice-

versa avec le personnel... Il y avait beaucoup plus de monde dans les transports en commun et plus de services offerts au public. Aux heures de pointe, c'était toujours complet, on refusait du monde; on chargeait surtout à la Lainière de Sclessin, au pont d'Ougrée, aux Béguines. Aux heures de pointe des ouvriers, employés et étudiants, du lundi au vendredi, on avait les BIS qui constituaient un service à part.

La difficulté avec le tram: lorsqu'il y avait un accident sur la voie, ou un câble cassé, on bloquait la circulation, on ne pouvait pas détourner comme les bus.

Aux heures de pointe, on ajoutait des TS (des trams supplémentaires: une motrice et deux remorques). Plus tard, on détachait la dernière remorque, et la motrice avec une remorque effectuait un dernier voyage vers Liège; le TS qui arrivait ensuite accrochait la remorque en rade pour rentrer au dépôt. Un jour que nous étions en retard au terminus de Flémalle, je crie aux voyageurs qui venaient de la gare, pour activer l'embarquement: "Pressons, en voiture !" Des voyageurs sont montés dans la remorque qui avait été détachée et nous sommes partis sans eux, ils sont restés sur place ! Je l'ai remarqué à l'arrêt suivant...

Edmond: Je mesure un mètre nonante et je circulais dans les voitures pour recueillir l'argent (percepteur itinérant). Une dame assez forte était assise sur une banquette. Elle me regarde passer et fait la réflexion (en wallon): "Ben, m'fi, si tu as grandi ainsi en une nuit, il était temps qu'il fasse jour!". J'ai rétorqué aussitôt: "Madame, ce qu'on n'a pas en hauteur, on l'a en largeur!".

SOUVENIRS DE MADAME RESIMONT

Mai 1943: bombardement de la gare de Kinkempois

Même cinquante ans après, je m'en souviens très nettement ! Ce jour-là, j'étais réglée pour la première fois; quel émoi le matin avant de prendre le bus 25 pour me rendre au lycée de Waha à Liège!

Vers onze heures, le bombardement de la gare commença. Sirènes hurlantes, explosions, grosse panique pour les mille élèves du lycée. Nous dévalions les escaliers des six étages pour nous rendre dans les sous-sols aménagés en abri. Tout à coup, la guerre se matérialisait pour nous.

A la fin de l'alerte, on nous annonça que, vu les circonstances, on nous renvoyait chez nous pour quelques jours. Mais plus de trolleybus ! il y avait eu des lignes électriques coupées dans la campagne de Renory ! Je fus donc obligée de revenir à pied jusqu'à la maison, soit environ trois heures de marche, avec l'émotion et la fatigue que l'on devine; du coup, plus de règles pendant six mois !!

La "Chine" !

En plus de nos préoccupations fermières et maraîchères, ma mère décida de suivre l'exemple de plusieurs voisins; aller "chiner" dans les campagnes auprès des fermiers à l'abri du problème du ravitaillement.

Vers la fin juillet, après les moissons, nous prenions, une fois par semaine au moins, le petit train à vapeur qui venait du Haut-Pré et montait par les bois de la Vecquée pour rallier Limont-Tavier Ouffet, en passant par Boncelles où nous l'attendions près de la carrière Gritten.

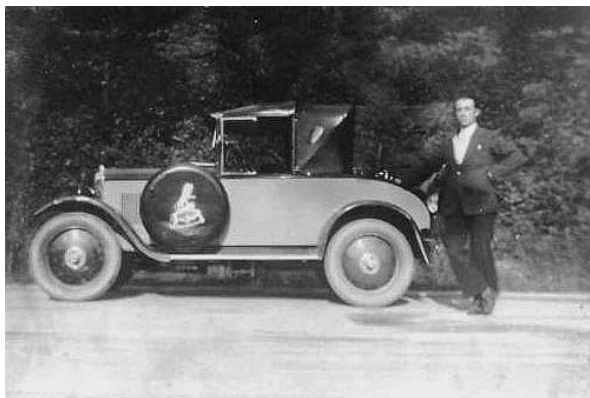
Pleines d'espoir, renseignées par des "on-dit" sur les endroits où l'on distribuait un peu de céréales, nous allions de ferme en ferme pour obtenir un kilo de froment, un quart de beurre, trois tranches de lard. Parfois, nous trouvions une file d'attente de vingt mètres ! Pris de court, le fermier déclarait ne plus donner (vendre) qu'un kilo par famille. Pour en avoir deux, ma mère et moi nous nous séparions, faisant semblant d'être étrangères l'une à l'autre.

Nous rentrions le soir, harassées mais heureuses, avec le froment nécessaire à la fabrication de deux ou trois pains blancs.

SOUVENIRS DE N. HAUFMAN

Avant 1940. Le tram vert: Banque... Many

Rue Goffart après avoir changé la position du trolley, le tram s'ébranle par la rue Ferrer, direction le Many. On passe tout d'abord devant Radio Seraing, station radiophonique dirigée par Jules de Neumostier. Cette radio avait à l'époque une émission destinée aux enfants avec dédicace de disques pour les fêtes et anniversaires. Continuant notre route, nous dépassons la pâtisserie Gerday, le glacier Iyolo, la bijouterie-horlogerie Haccourt, la grand' poste, les magasins Noël (vêtements) et arrivons au Cinéma Français. Le Temple protestant est à l'angle de la rue des Marais.



Une des premières voitures d'Ougrée, une décapotable Porsche (?), du coiffeur Brandt.

La papeterie-imprimerie Martino située à droite fait face à l'usine de l'Espérance que l'on aperçoit par-dessus les toits. Près de la rue Chéravoie se trouvent plusieurs petits commerces: chez Bèllette, spécialiste du tablier et des vêtements de travail, le CAV, le garage Moutchen dont le patron amateur de moto se fit connaître dans le "Liège-Rome-Liège".

A l'angle de la rue Robert est situé un salon de coiffure célèbre dans le quartier car le coiffeur Joseph Neuzy interprétait le rôle de Charlot et chantait lors des spectacles de variétés de la salle Delhalle.

Plus loin, le théâtre de marionnettes, la Coopérative, le magasin de Marihaye et déjà la brasserie Becco s'annonce par la rentrée de charrettes tirées par deux ou quatre chevaux.

Devant le charbonnage de Marihaye, près du passage à niveau du Many, se situe le terminus du tram vert. Le conducteur ralentit, freine en laissant s'échapper un sable très fin d'un réservoir placé à l'intérieur de la motrice. Ce sable n'était pas perdu pour tout le monde. Les ménagères du coin le récupéraient et le destinaient à l'entretien des meubles et des planchers en bois blanc.

Parmi cette énumération des commerces de la rue Ferrer, certains manquent certainement... ma mémoire n'a retenu que ceux qui m'ont le plus impressionnée.

Vies simples, heureuses ou tragiques

RECIT DE Mme CALJON-GOB

Mon père a travaillé à Marihaye; d'abord dans la mine, puis quand il a été atteint par la silicose, il est devenu magasinier, il distribuait les lampes, les outils, etc. Maman travaillait à la boulangerie Collin, rue de la Baume. Nous vivions avec les grands-parents; mon grand-père avait été premier fondeur à Cockerill avant de contracter une maladie rhumatismale qui lui avait bloqué toutes les articulations, il est resté couché pendant des mois. A force de volonté, il a remarché d'abord avec des béquilles puis avec des cannes, il n'a plus jamais travaillé. Avant, il gagnait bien sa vie, mais malade à trente-neuf ans, il n'avait droit à aucune pension; seule, la mutuelle remboursait juste une partie des soins médicaux et des médicaments. On s'organisa ainsi: mes parents travaillaient tous les deux au dehors, ma grand-mère tenait la maison, elle se chargeait de tous les travaux du ménage et soignait son mari. Chacun y trouvait son compte, je n'ai jamais entendu de plaintes ou de reproches à ce sujet. Mes proches étaient des gens simples mais si chaleureux ! Grand-père voulait toujours être le premier à me gâter; à la Saint-Nicolas, il me donnait mon cadeau deux ou trois jours avant les autres. On vivait bien tous ensemble, on était heureux. Nous habitons rue Tart, 14, à la Troque.

J'ai fait mes classes primaires et moyennes à Sainte-Marie à Seraing et l'école normale à Huy. Il me revient un souvenir: pour mes classes gardiennes et ma première primaire, j'ai fréquenté la petite école de la Troque. En deuxième (année scolaire 1929-1930), pendant les deux premiers mois, nous avons vu défiler les intérimaires; la dernière, qui donnait toute satisfaction, allait aussi être mutée; les parents se sont fâchés et ont gardé les enfants à la maison pendant plusieurs jours pour essayer de la retenir; c'est alors que mes parents m'ont changée d'école. Je pense bien que nous avons été les toutes premières *grévist*es de l'enseignement, tout au moins pour la Belgique.

Je suis institutrice pour le primaire, grâce à mes parents qui se sont décarcassés pour payer mes études; je leur en suis toujours redevable.

SERAING: UN LIVRE A LIRE !

Rémi Goffin, ancien prisonnier de guerre, a écrit un récit relatant diverses anecdotes et réflexions relatives à ses cinq années de captivité (et au conflit 39-45). Ce livre, de format 15x21, contenant 302 pages, est bien présenté et serait utile aux plus jeunes générations, comme à tous ceux qui s'intéressent à cette période.

Le tirage du livre est limité à deux cents exemplaires. Il en reste encore qu'on peut se procurer chez l'auteur, rue des Champs, 94 à 4100 Seraing au prix de 400 F (Tél. 365644 pour les renseignements: autres points de vente, etc.). On peut aussi verser la somme de 500 F (emballage et frais de port compris) au CCP n°000-00818249-54 de l'auteur.

Dans notre quartier, tout le monde se connaissait, se disait un petit mot, on prenait part aux joies et aux peines des voisins. Ici, à Ans, les gens sont bien gentils mais on n'a pas les rapports qu'on avait à La Troque; dans le bus, je sais que j'arrive à Seraing quand j'entends les gens qui montent dire bonjour au conducteur et parler aux voyageurs.

La Troque était *rouge* mais il y avait peu de sectaires, on était tolérant envers les idées des autres. Chez moi, les

femmes fréquentaient l'église, les hommes étaient socialistes, mais j'ai entendu plus d'une fois mon grand-père dire à ma grand-mère: "Rosalie, il èst tins d'aller à messe". Le curé était plutôt bien reçu; un jour de guerre, il rendit visite à une vieille dame pauvre qui, voulant le recevoir chaleureusement, lui proposa en wallon: "Volez-v ine jatte di café ? C'èst dè bon, c'èst dè ci di d'avant-z-îr !" (C'est du bon, c'est de celui d'avant-hier !). Etant originaire du Limbourg, il arrivait à bien comprendre le wallon et même à en glisser quelques expressions dans la conversation.

Chez moi, on a eu le premier poste de radio en 1935 peu avant ma communion. On lisait beaucoup plus, c'était presque la seule distraction. Je lisais des illustrés, "le petit Belge", "La semaine de Suzette", j'ai même lu "Les Trois Mousquetaires". Le dimanche, on allait au cinéma aux *Loisirs* le long de la Meuse. Quand il faisait beau, on partait au bois des Communaux, on prenait son *briquet*, c'était presque une expédition. J'aimais bien les fêtes, surtout celle de l'"Abbè" (place de l'Abbaye) qui était pratiquement la plus belle à Seraing; la place s'y prêtait fort bien.

Malgré la houillère proche, le quartier était propre, les femmes brikaient même les seuils avec de l'eau et du sable. On sacrifiait plus à bien manger qu'à bien s'habiller. Les gens faisaient de longues journées, mais ils travaillaient de bon cœur, comme si l'usine leur appartenait.

En 40, j'étais à l'école normale à Huy. Le vendredi 10 mai, nous avons été réveillées par le bruit des obus. Les élèves du Hainaut et de Namur avaient pu prendre des trains très tôt, celles de Seraing avaient été les dernières à trouver place dans un train de militaires. Descendue à la gare du Val-Saint-Lambert, je vis des voisins inquiets qui guettaient ma venue, ils ont couru prévenir mes parents, on me faisait presque fête de me voir rentrer saine et sauve.

Les *bisbilles* entre voisins ne duraient jamais longtemps; quand il y avait un malade dans une maison, on offrait son aide, on allait faire les courses, etc. On ne parlait pas de solidarité mais elle existait. Dans notre cave, comme dans celle des voisins, des outils étaient préparés au cas où il aurait fallu percer le mur pour passer d'une cave à l'autre à la suite d'un bombardement.

Mes parents avaient un tandem et moi, un vélo; on a tout préparé pour évacuer. Mes grands-parents se trouvant trop âgés, ne voulaient pas partir. Maman pleurait; nous étions sur le seuil, bien harnachés; j'ai dit: "Ne partons pas...". On est rentré, on a défait les paquets et on est resté. Ce fut là *notre* évacuation. Certaines élèves, trop longtemps absentes, ont perdu leur année scolaire.

De notre jardin, on voyait le chemin de fer et la route; nous avons vu des gens qui partaient avec des chèvres, des moutons, des cages à oiseaux..., avec des charrettes à bras. Nous en avons même vu qui traversaient la Meuse dans les treillis se trouvant sous *l'aérien* de l'Espérance.

Comme chez beaucoup de voisins, on avait un petit élevage: quelques poules, des lapins. Nous étions des privilégiés car Maman travaillant à la boulangerie, on n'a jamais manqué de pain. Avant la guerre, elle faisait des tournées dans le Condroz (elles ont été arrêtées pendant la guerre par manque d'essence) mais les fermiers clients ne nous ont pas oubliés, ils nous faisaient bénéficier d'un peu de grains et de beurre à très bon prix.

Mon grand-père avait fait la guerre de 14, prisonnier, il avait terriblement souffert du froid (d'où sa maladie d'ailleurs) et il n'a jamais voulu mettre de l'argent allemand dans sa poche; et sa montre est restée pendant cinq ans à l'heure belge !

On ne voyait pas tellement les Allemands. On a eu un peu peur au moment de la Libération, quand ils sont repartis en camions, en vélos, etc., ils étaient plus mauvais. Au cours d'une réunion dans une salle sous l'Eglise, nous avons vu des hommes de la rue Ferrer se sauver par les cours et venir vers nous, ils craignaient d'être pris; les Allemands, en passant, tiraient partout.

Un soir, une fille d'une famille yougoslave (je crois), dont le père était décédé, a frappé à notre porte: "Venez vite, il y a des hommes masqués chez nous...". Ma mère y a couru, elle a demandé aux hommes de ne pas effrayer les enfants; il s'agissait de Résistants qui voulaient saboter le chemin de fer.

A la boulangerie de ma mère, on a un jour volé des timbres de ravitaillement, c'était grave car sans eux on risquait d'être privé de farine; heureusement, ils furent restitués discrètement. L'action avait sans doute été menée par un groupe qui ignorait que le boulanger aidait déjà la résistance.

On vivait moins en vase clos que maintenant. On avait plus de contacts avec les voisins; que de belles soirées réunis à bavarder au bout du jardin!

Au Thier des Raves, des coins de terre avaient été distribués. Parce qu'un carré de choux avait disparu, on a établi un tour de garde. Une nuit qu'ils étaient de guet, les hommes ont aperçu le voleur, un gros lièvre ! Il fut tué et rapporté pour être mangé.

L'offensive des Ardennes fut une laide période surtout à cause des bombes volantes qui passaient jour et nuit, et

qui tombaient parfois, faisant souvent des victimes.

Juste avant le dernier Noël de la guerre, un V1 est tombé au-dessus de la rue du Puits, beaucoup de maisons ont été abîmées, les sinistrés ont été relogés dans la salle sous l'Eglise.

Les portes des maisons étaient ouvertes jour et nuit (certains ouvriers circulaient la nuit) pour qu'en cas d'alerte, les gens puissent trouver un refuge. Dans notre quartier, l'alerte était donnée par des courageux guetteurs à l'affût au haut du terril où ils s'étaient construit une baraque; dès qu'ils apercevaient un de ces terribles engins, ils sonnaient de la trompette.

Petit à petit, les gens se sont installés dans les caves, on y a placé des poêles munis d'une buse sortant par le soupirail que des plaisantins inconscients bouchaient parfois pour faire des blagues. Mon papa a percé la voûte de la cave et relié la buse à la cheminée de la maison, le tirage était meilleur. On avait d'abord descendu un canapé, puis les matelas, puis les sommiers qu'on plaça, bien isolés du tas de houille. On apportait des améliorations, finalement on a vécu dans la cave presque comme dans la maison. Ma maman aimait changer les meubles de place, elle est parvenue à le faire, même dans la cave ! Mon grand-père n'a d'abord pas voulu y descendre; il passait son temps à placer des punaises sur une grande carte de Belgique pour marquer l'avance des Alliés (d'après Radio Londres), mais une fois, lors de la chute d'un V2, toute la maison fut secouée; la carte est tombée et l'a carrément emballé, là-dessus, il est descendu dans la cave.

Un jour où j'avais été chercher ma mère à la boulangerie, à Lize, on sonna l'alerte; nous avons cherché refuge dans une cave, nous y avons vu une maman installée avec ses jumeaux nouveau-nés et un matériel: biberons, langes, etc. Malgré toutes ses difficultés, elle offrait son aide elle aussi; chacun veillait comme il pouvait à la sécurité des autres; voilà pourquoi les portes étaient ouvertes ! A cette époque, je n'ai pas entendu dire qu'on avait volé ou attaqué des habitants.

Au débarquement, l'espoir avait grandi, on a cherché de vieux draps qu'on a commencé à teindre pour en faire des drapeaux. Puis un jour, début septembre, quand quelqu'un cria: "Un drapeau à l'Eglise", on comprit qu'on était libéré; on pleurait toutes les larmes de son corps, on était heureux. Et pourtant, le pire était encore à vivre (la bataille des Ardennes, les bombes volantes).

Pendant la guerre, nos proches voisins avaient eu plus que leur part de malheur: le décès de leur fils tué dans le bombardement d'un train militaire, celui de leur gendre accidenté alors qu'il effectuait des réparations juché sur un poteau électrique, leur fille opérée, à domicile, d'une appendicite, le tracas pour l'avenir de leurs quatre petits-enfants orphelins de père. Pourtant, cachant courageusement leur peine, ils ont fêté la libération comme nous tous; je me souviens que leur fille avait, elle aussi, teint des langes de sa petite Jacqueline pour en faire des drapeaux.

Malgré les restrictions, nous gardions l'espoir; à la fin de la guerre, nous avons la certitude d'aller vers du meilleur. Actuellement, on a plus d'aisance, plus de biens matériels, mais que peut-on encore attendre de l'avenir.

TEMOIGNAGE DE MADAME V.

Je suis née à Ougrée en 1913. Etant petite, j'ai été emmenée par ma marraine en pays flamand et je suis revenue chez mes parents à l'âge de seize ans; ma mère est décédée six mois plus tard. J'ai alors dû prendre en main le ménage pendant que mon père travaillait au port de Renory, à charger et décharger les péniches. Je me suis mariée en 1926 et j'ai eu une fille. J'ai habité longtemps rue du Ruisseau et ensuite rue Petite Mai. Je faisais quelques nettoyages chez des amis.

Pendant la guerre, mon mari s'est occupé de la Résistance. Mais il a dû quitter la maison car les Allemands le recherchaient, je suis restée seule avec la petite.

Les Allemands l'ont trouvé à Liège, ils ont tiré sur lui et l'ont blessé à mort. Il a été hospitalisé à l'hôpital Saint-Laurent.

Après la Libération, on l'a sorti de la fosse commune pour que je le reconnaisse. Il est maintenant enterré dans l'enclos des fusillés à la Citadelle: je suppose donc qu'il a été fusillé.

Moi, je transportais des armes, etc. mais j'ai sans doute été dénoncée et j'ai été arrêtée.

J'ai été enfermée à Saint-Léonard et ensuite déportée en Allemagne dans le camp de Ravensbrück. Nous avons été triées et enfermées deux mois sans pouvoir sortir du "bloc". Pour manger, on recevait un bol de soupe et un petit morceau de pain.

Après, je suis allée à Leipzig. Nous logions et nous travaillions dans une usine, une semaine de jour et une semaine de nuit successivement. Nous fabriquions des obus, dans l'huile, sans expérience... Des pensionnés allemands nous surveillaient; nous faisons exprès d'être souvent "en raque", pour que le travail n'avance pas. Nous ne pouvions pas parler avec les Allemands. Nous nous lavions dans la cave avec de l'eau glacée. Vers la fin de la guerre, le maire de Leipzig a abandonné la commune, nous, nous avons été évacuées vers un autre camp où se trouvaient des Polonais; pendant les alertes, nous nous réfugions dans les caves, et juste au-dessus, il y avait plein de munitions!

Nous avons fait la "marche de la mort". Le soir, nous étions placées dans une prairie où on nous jetait des pommes

de terre comme à des bêtes, et nous mangions de la chicorée. Un des souvenirs pénibles: pendant que nous logions dans un moulin, des hommes ont pris des pommes de terre et se sont enfuis, les gardes ont cru que nous étions responsables du vol et ont tiré dans le tas, une femme a été blessée.

Puis, nous avons été abandonnées par les Allemands; nous nous dirigeons vers l'Elbe que nous avons traversée un soir et le pont a sauté le lendemain; nous étions alors chez les Américains, les autres qui n'avaient pas franchi le pont sont restés chez les Russes.

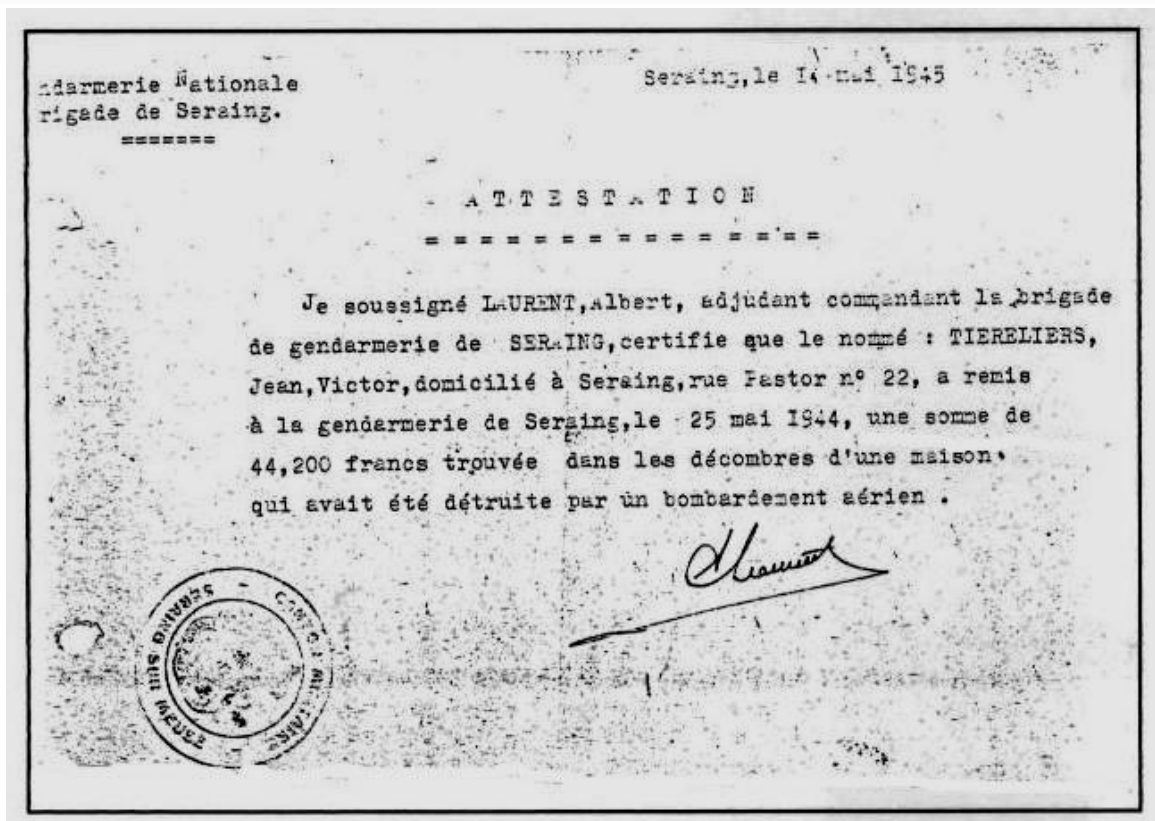
J'ai eu de la chance de revenir, alors que de grandes et fortes femmes ne sont pas revenues. Si je n'avais pas eu une amie qui m'a remonté le moral, je n'aurais pas tenu le coup. Lorsque je suis arrivée à la maison, c'était la fête au Biez du Moulin, j'ai aperçu ma fille sur le carrousel...

Je ne parle pas beaucoup de ma déportation parce que j'en fais encore des cauchemars; je ne suis plus allée en Allemagne.

SOUVENIRS DE M. TIERELIERS

Un jeune de moins de seize ans dans la tourmente

En mai 40, à vingt et un jours de mes seize ans, je voulais absolument partir avec les autres jeunes mobilisés. Mon père était mineur à la Boverie. Il m'a emmené à la gendarmerie de Seraing. Le commandant lui a dit: "Laissez-le partir". On m'a conduit au dernier train qui partait de la gare de Seraing. Je suis arrivé à Lobbes dans les bombardements. De là, à pied jusqu'Erquelinnes. On nous a mis dans des wagons à bestiaux pour nous conduire à Abbeville, toujours dans les bombardements. Puis, on a marché jusqu' Rouen; à la caserne Tallendier, c'était des Sénégalais qui étaient de garde. Ensuite, on a poursuivi en train jusqu' Béziers, en autocar jusqu'à Laurens dans l'Hérault où je suis resté jusqu'au mois d'août. Je suis revenu le 10 août. On n'avait pas peur de marcher: déjà avant-guerre, on allait danser à Stockay, à Amay. Quand on voit les jeunes à qui il faut une voiture pour parcourir cent mètres...



Je travaillais à Cockerill dans le transport, comme accrocheur. Je suis entré dans la Résistance avec l'ancien coureur cycliste Gehoulet, il m'a introduit dans le Front de l'Indépendance, officiellement le 31 décembre 41.

On prétend parfois que le Front de l'Indépendance était communiste; moi, je ne me suis pas engagé comme communiste mais comme patriote. On transportait les journaux comme La Meuse, le Drapeau Rouge, Churchill Gazette, etc. dans l'usine et à l'extérieur; on les portait même dans l'atelier Reich Metal Bourzig où l'on fabriquait les obus. Après, on a coupé les tuyaux à air des wagons, on mettait du sable dans les bogies. A la gare de triage de Cockerill, il y avait aussi des autres trains qui s'arrêtaient. Quand on pouvait voler pour manger..., une fois, on croyait avoir de la nourriture et on a pris des bandes dessinées ! On avait tellement emporté de paquets qu'on les a brûlés comme du charbon dans la chaudière de la locomotive.

Je me suis fait renvoyer de Cockerill, soi-disant pour "vol domestique", parce qu'à trois, nous prenions les gros

coussinets des wagons à minerai et on les cassait en deux pendant la nuit; un restait d'un côté du mur, l'autre se mettait dessus et le troisième les jetait dans la Meuse. Seulement, un type qui avait volé un petit coussinet de locomotive s'est fait prendre à la sortie, et il nous a accusés. Par bonheur, j'ai été pris en charge par la Police Judiciaire qui a considéré cela comme un "vol domestique", et non comme du "sabotage"...

J'ai travaillé alors dans un laminoir de Flémalle; puis deux ans dans le charbonnage de Marihaye, siège de la Boverie, comme mineur de fond. Pas au charbon, mais dans les réparations. C'est là que j'ai dû blesser un copain pour qu'il ne retourne pas en Allemagne; il était déporté du travail obligatoire en Allemagne et avait eu l'autorisation de revenir travailler six mois au charbonnage. "Jean, me dit-il, demain, tu ne me verras plus." Alors, je lui ai coupé la peau entre le pouce et l'index en deux coups de burin pour qu'il soit blessé, et il en a eu pour plusieurs mois, restant bandé même quand il n'avait plus rien. Suite à cette blessure, il n'est plus retourné en Allemagne.

Quand les bombardements ont commencé, je suis allé dégager les personnes prises dans les décombres. J'ai même conservé une attestation de la gendarmerie reconnaissant que j'ai ramené une somme de 44 200 F trouvée dans une maison détruite, celle du coiffeur en face de la porte des Cristalleries du Val. J'ai reçu la médaille d'argent en reconnaissance des services rendus à la protection aérienne 1939-1945 pour avoir sauvé des victimes des décombres.

Pendant les deux derniers mois de la guerre, j'ai dû me cacher à la campagne parce que deux Gestapistes se sont rendus à mon domicile, rue du Puits. Nous étions trois à loger dans les granges des fermes.

Je suis devenu Partisan Armé (P.A.). Ici, à Seraing, on ne menait pas d'action, on attendait. Quand on a su que les Alliés arrivaient du côté de Huy, etc., on nous a désigné l'endroit où nous devions nous trouver; moi, j'étais au siège de la Boverie dans l'abri anti-aérien sous la forge. En face de la porte de Marihaye, un chef des P.A., armé d'un 6,35 a voulu arrêter deux Allemands occupés à chipoter autour de leur vélo, et qui ne se sont pas laissé faire. Pour notre malheur, un train était arrêté au passage à niveau de Marihaye avec des soldats allemands; quand ils ont entendu tirer, ils sont descendus du train et ont investi tout le charbonnage. Ils ont commencé à tirer dans le puits, etc., ils ont pris ceux du siège de Marihaye et de la Boverie, et les ont mis en rangs. Mon copain Lidino Rosset avait un revolver dans sa poche... A ce moment est arrivé un Italien qui venait chercher des pommes de terre – on recevait des pommes de terre au charbonnage – et qui a raconté aux Allemands que le tireur s'était enfui dans telle direction. On nous a alors laissé partir.

Dimanche à 5 h. 30, trois Allemands s'infiltrèrent entre deux blockhaus; en attaquant à revers à la mitraillette et à la grenade, une grenade tombe et éclate dans le poste. un homme est tué, trois sont blessés, les trois Allemands sont abattus.

Le bataillon fut relevé par les F. F. I. français dimanche 24 septembre à 16 heures et il a regagné ses cantonnements. Nous déplorons la mort du Partisan COLLIN Hubert; quatre Partisans grièvement blessés sont soignés dans un hôpital américain.

Le Capitaine,
(s.) BRIAND. »

COMMUNIQUE: Les Partisans sur la Ligne Siegfried (24 septembre 1944)

Pourtant, ces jeunes gens ont mérité, par leur conduite, qu'on les dispense des rigueurs de l'adjudant Flic. Volontaires de guerre, ils ont rejoint, le 12 octobre 1944, la caserne Marie-Henriette, à Namur.

En ces temps héroïques, l'instruction militaire leur fut donnée dans des conditions pitoyables: deux mois d'exercice en vêtements civils et avec des chaussures en lambeaux.

Quittant Namur, sur des camions américains, car ils ne possédaient pas encore de charroi, on les dirigea dans la région de Malmédy où, quelques jours plus tard, ils étaient surpris par l'offensive de von Runstedt, pendant laquelle les 4e et 5e compagnies reçurent le baptême du feu.

Ces deux unités se montrèrent à la hauteur de leur tâche et, à aucun moment, elles ne montrèrent le moindre signe de faiblesse.

Quelque temps après, on les dirigea sur Eupen, où ils vécurent une vie impossible, en fournissant des gardes de quinze sur vingt-quatre heures.

Puis ce fut le départ pour l'Allemagne: on les attacha au 7e corps d'élite de la 1^{re} armée américaine. Dûren, Cologne, Bôhn, le passage du Rhin — et dans les premiers! — l'avance rapide, le passage dans la ville de Nordhausen, où des soldats de la 4e compagnie reconnaissent et arrêtaient le sieur Moes, ex-chauffeur du tant regretté bourgmestre Dargent. Ce furent eux aussi qui rapatrièrent les déportés politiques du camp de Dora et qui occupèrent Leipzig lorsque les Nazis s'avouèrent vaincus!

Si vous regardez la carte, vous verrez qu'ils se trouvaient à une trentaine de kilomètres de l'endroit où eut lieu la jonction des troupes russes et américaines, c'est vous dire qu'ils furent toujours à l'avant et qu'ils sont encore actuellement le bataillon belge le plus avancé en Allemagne.

Un bataillon oublié: Le 6e bataillon de fusiliers de l'Armée belge

(La Wallonie, 3 et 4 juin 1945)

Après avoir été libéré par les Allemands au charbonnage, je me suis rendu au Thier Potet, face au terril, dans le fortin où se réunissaient les chefs des P.A. J'ai été désigné pour garder une bombe qui n'avait pas explosé et qui était tombée dans les baraquements des Biens Communaux, avec la tâche d'empêcher les gens de s'en approcher. La Libération arrivée, j'ai été en fonction au Commissariat de l'Administration Communale pour arrêter les Rexistes et les collaborateurs.

Ensuite, on nous a conduits rue Chapuis, à l'école des filles, et nous avons reçu un uniforme des Todt (service allemand chargé des travaux), un bonnet avec une floche rouge et nous avons attendu les ordres. Alors, un officier américain, accompagné d'un officier des FFI de Paris, sont arrivés. Ils ont demandé des volontaires. Ils s'étaient déjà adressés à des Résistants de Liège, qui, eux, avaient refusé; c'est compréhensible parce que normalement, seuls les P.A. étaient prévus pour ce genre de lutte.

Le 21 septembre après-midi, nous sommes partis dans deux camions. Nous sommes arrivés à La Calamine; on nous a conduits aux avant-postes où j'ai reçu un casque de tankiste français, une capote de Poilu français de l'armement. Nous avons combattu 72 heures, en ayant un tué et huit blessés, et nous sommes revenus. M. Balace, l'historien, m'a appris que sur les septante-deux partisans qui sont partis, seulement deux se sont ensuite engagés dans l'armée régulière, moi et Malisevski de la rue du Marais. Effectivement, quand le bureau de recrutement s'est ouvert le 3 octobre, rue Rogier, j'étais là; le 12 octobre, je me trouvais à Namur, dans le 6e Bataillon de Fusiliers, où nous avons fait six semaines d'exercices en civil. Après, on a reçu des uniformes tout rapiécés, récupérés sur des tués, des blessés et qu'on avait raccommodés; au total, on avait: une paire de chaussures, une paire de chaussettes, une chemise, une camisole, un caleçon, une paire de guettrons, un uniforme, une capote, un bonnet qui servait d'écharpe. Vêtu avec cela, on est allé dans les Fagnes le 13 décembre 44, à Ovisat, dans une épaisse couche de neige, où nous avons subi l'offensive Von Rundstedt. Nous sommes restés en première ligne jusqu'au 21 décembre. Et quand on a quitté Ovisat, on a dû garder le barrage de la Gileppe que les Allemands voulaient faire sauter. On montait seize heures de garde par jour et les huit heures qu'on n'était pas de garde, on devait rester habillés. C'est plus tard, au cours de la campagne d'Allemagne, que des Américains nous ont donné de meilleurs vêtements, sinon, nous les Belges, nous étions mal lotis. Nous avons libéré le camp de concentration de Dora et nous étions à Leipzig lorsque l'Allemagne a capitulé. Toutes nos



Le 6^e fusilier gardant la poste de Leipzig (photo Tiereliers)

pérégrinations sont indiquées dans l'article.

Je ne comprends pas les gens qui disent qu'ils n'ont rien pu faire : ou on est patriote, ou on ne l'est pas.

Pendant vingt ans, j'ai laissé mes décorations et mes attestations sans y toucher. Personne dans le bâtiment où j'habite ne savait ce que j'avais fait pendant la guerre; ils sont tous tombés des nues quand ils m'ont vu avec les décorations. Je n'ai jamais voulu me mettre en avant; d'ailleurs, si je donne à la revue l'autorisation de mettre mon nom, c'est parce qu'on me le demande. Ce n'est pas moi qui vais venir quelque part pour dire: j'ai fait ceci, j'ai fait cela. Je l'ai fait parce que je l'ai bien voulu. Les héros, ça n'existe pas: un héros, c'est une personne qui se trouve à l'endroit où l'événement se produit; si je sors d'ici et qu'une voiture prend feu, je vais essayer de sortir le conducteur, je suis un héros, mais si elle prend feu lorsque je suis déjà loin, je ne suis pas un héros. A la guerre, c'est pareil.

Q.: Il faut quand même prendre la décision d'agir !

R.: Oui, je sais, mais il faut également la circonstance. A trois reprises, mon père s'est rendu dans un boyau du charbonnage de la Boverie, qui avait eu un coup d'eau, pour sauver des gens; par trois fois, il a reçu une invitation pour se rendre à Bruxelles recevoir quelques distinctions honorifiques, il n'y est jamais allé.

J'ai lu dans un article bien écrit du Professeur Balace (dans l'exposition "Nos libertés retrouvées") que les gens qui ont résisté ont agi non pas parce qu'ils étaient communistes ou autre chose mais pour combattre l'ennemi.

Actualités d'hier et d'aujourd'hui

SOUVENIRS DE N. HAUFMAN

Ecole de la Troque, année scolaire 1932-1933: grève à l'école !

Le premier trimestre dans les années primaires est toujours très difficile et plus spécialement celui de ma deuxième année, compte tenu des événements que je relate.

Durant cette courte période, deux institutrices nous donnèrent cours avant qu'une troisième, Mme Gevaert nous apparaisse comme étant la titulaire définitive. Mais il nous fallut déchanter. Un projet édicté par nous ne savions qui nous menaçait de reprendre notre "maîtresse". D'où perturbation des élèves, retards au niveau du programme... et colère des parents (à cette époque, les parents se souciaient beaucoup de la scolarité de leurs enfants).

La colère gronde à tous les niveaux et nous assistons à une "grève des parents", avec occupation des locaux scolaires.

J'étais parmi les élèves de cette classe. "Quelle affaire", disait-on dans le quartier plus habitué à d'autres grèves que la nôtre. Notre revendication: conserver notre institutrice.

Une réunion se tint dans la cour de l'école où participaient parents et élèves conjointement aux responsables communaux, et cela durant plusieurs jours. Après bien des palabres, un cri de joie: "Nous avons gagné". Mme Gevaert restera en fonction durant plusieurs années.

A l'époque, la directrice était Mme Bonivert et les enseignantes Mme Pepin et Mme Gevaert déjà citée. Toutes ces enseignantes avaient une véritable vocation et leur métier était un sacerdoce. Je conserve d'elles le souvenir du plaisir d'aller à l'école.

Souvenirs de 1939-40: encore une grève scolaire... de mon cousin Désiré

Les mineurs de Marihay sont en grève; aussi leurs enfants et petits enfants décident à leur tour une grève de sympathie. Sympathie ou envie d'école buissonnière ? Le Thier Potet avec ses broussailles est aussitôt envahi par les jeunes grévistes, qui grimpent aux arbres, capturent des têtards, en un mot... on s'amuse!

Il faut pourtant rentrer en classe afin de reprendre ses mallettes. Le directeur est dans la cour, attendant les réfractaires qui passent un par un devant lui et reçoivent en même temps qu'une taloche quelques feuillets... à copier.

COMPTE RENDU DE LA RENCONTRE

"Y avait-il plus d'entraide hier qu'aujourd'hui ?" (26/11/1994)

(résumé des interventions)

P. Biron: Avant-guerre, le soir, il y avait une présence dans les rues; aujourd'hui, quand la télévision fonctionne, plus personne. Les contacts entre les gens étaient permanents, on ne sonnait pas pour entrer, on entraît directement.

P. Brusson: Les liens familiaux étaient plus serrés, malgré des disputes. Les grands-parents étaient présents, il y avait un va-et-vient constant dans la maison. Aux JGS, l'entente était bonne entre nous; par le Secours Rouge International, on a aidé l'Espagne. L'entraide était réelle au sein des socialistes, comme dans les autres partis. En captivité, les Belges se partageaient la nourriture; j'ai été aidé par un prêtre autrichien et des Allemands prisonniers de droit commun, par un Wallon de Waremme et Bob Claessens.

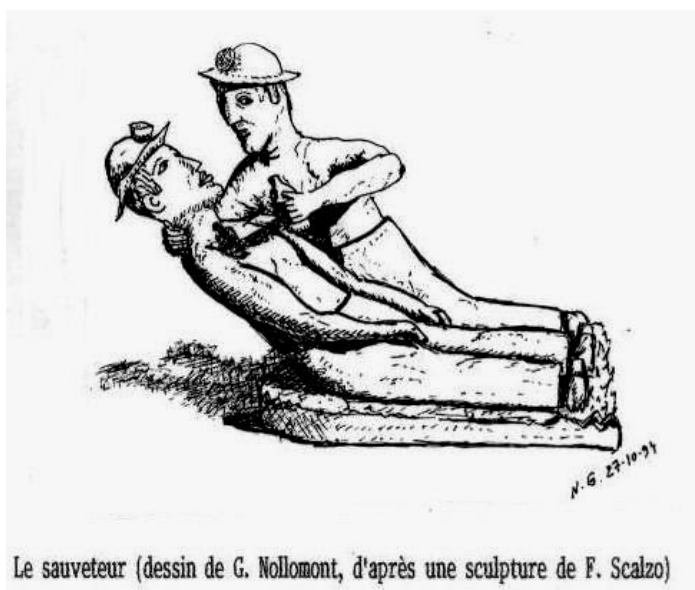
Aujourd'hui, il existe de nombreuses associations caritatives et encore un bon voisinage (je n'ai pas quitté Ougrée pour cela).

Giovana: Mes voisins refusent mes propositions d'aide, ils sont trop fiers. C'est plus facile de verser de l'argent à un fonds.

P. Brusson: Les associations d'anciens prisonniers pratiquent la solidarité.

Mme Gob: Il est parfois plus facile de verser cent francs que de se rapprocher de quelqu'un de la famille.

Mme Résimont: J'offre des services bénévoles



Le sauveteur (dessin de G. Nollomont, d'après une sculpture de F. Scalzo)

d'aide aux enfants immigrés (école de devoir), je visite les malades, j'aide les restos du coeur. On donne ainsi son temps à l'entraide.

Mme Haufman-Jamar: A Sclessin, quand un nouvel habitant arrive dans le quartier, je l'accueille, je lui présente les voisins. On visite les malades, etc. Mais il faut qu'une personne prenne les choses en main.

P. Biron: Il y a autant de solidarité aujourd'hui qu'avant, mais cela ne se sait pas; auparavant, cela passait par le contact direct, tout le monde était au courant.

J. Maquet: De nouveaux quartiers se sont formés après-guerre, et il faut des années pour se connaître. La mobilité est plus grande. On compense la diminution de la solidarité locale par une plus grande solidarité universelle.

F. Scalzo: C'est difficile de comparer deux époques. Nous avons de bons souvenirs de notre jeunesse, et dans trente ans, les jeunes diront la même chose de cette époque-ci. Chaque société a ses tourments et ses bonheurs. Malgré la télé, l'auto, etc., la solidarité existe toujours. Mais il manque la collaboration, l'entente entre les vieux et les jeunes.

P. Biron: Chaque époque a ses côtés roses et ses côtés noirs. A l'école catholique, on nous défendait les contacts avec les élèves de l'Athénée et nos cours finissaient un quart d'heure avant pour éviter les rencontres. En captivité, un jour, on m'a volé mon pain et c'est un socialiste qui a partagé le sien avec moi, pas un chrétien. Des hommes de toutes sortes se sontentraïdés: le brassage dans les camps ouvre les yeux.

Mme Goffin: J'ai une jeune voisine bruxelloise qui est très serviable. Il faut accepter les conseils des jeunes, parce que l'époque actuelle est très différente de la nôtre. Dans notre rue (Chatqueue), de jour comme de nuit, nous pouvons compter sur l'aide des jeunes en cas de maladie, etc.

M. Tiereliers: Chez vous oui, mais dans les buildings, c'est fini... (ensuite, discussion sur l'absence de plaques commémoratives pour les fusillés de 40-45)

Mme Franic: Quand l'Ouvroir a besoin d'aide, les jeunes sont toujours là.

P. Brusson: L'action des jeunes contre le décret Lebrun démontre la solidarité actuelle.

Mme Haufman-Jamar: Il n'y a plus de maison familiale où plusieurs générations vivaient ensemble en symbiose, où quarante personnes se retrouvaient pour la Noël ou la Saint-Nicolas.

M. Goffin: La vie a tellement changé avec la technologie, etc. que nous sommes déphasés par rapport aux jeunes. La solidarité dépend de certaines personnes qui donnent l'exemple. Les circonstances créent la solidarité. Par temps de neige, tout le monde s'aidait dans les rues pour les voitures. Mais on regrette l'absence de contacts sociaux, due surtout à la télévision. On parle peu des bénévoles dans les médias soumis aux lois de l'audimat, le profit est sacré. On voit des spectacles indécentes sur la guerre, la misère.

J. Maquet: Quand j'ai commencé mon service, je croyais pouvoir en remonter à tout le monde. Après moi, les jeunes ont fait de même. Il faut soutenir les jeunes, être à leurs côtés.

M. Nejszaten: Nous avons des choses à faire avec les jeunes, d'accord. Mais avec les voisins, la situation a changé: nous avons du soutien chez des gens du quartier mais pas les voisins proches, avec qui cela se passe parfois mal. Pour régler des problèmes de bruit, de pollution, il a fallu que nous lancions la réaction pour obtenir alors un fort bon soutien. Ce n'est plus comme avant une entraide spontanée entre voisins.

Mme Haufman-Jamar: Avant, on allait à la pompe chercher de l'eau et on y apprenait les nouvelles, qui était malade, mort, en difficulté. C'était le temps où l'on veillait les morts, où l'on se prêtait le linge mortuaire. Les vieux se retrouvaient sur la "pierre des nègres" ou au bord de la Meuse. Les dissensions entre quartiers, entre écoles, entre "riches" et pauvres existaient. Habiter le fond des impasses vous étiquetait. Aujourd'hui, les jeunes fraient plus entre eux, vont en classe en ville.

P. Brusson: Le "bon vieux temps" a-t-il existé ? Au Biez du Moulin, je me souviens des haines entre familles. Il y a eu et il y a encore des élans d'entraide. Mais dans les cités résidentielles, l'absence de toute mitoyenneté coupe les contacts. Les médias ne relatent pas les bonnes choses. N'y a-t-il pas plus de solidarité chez les jeunes que chez les vieux, plus égoïstes ?

Mme Résimont: On ne trouve pas facilement des bénévoles, peu de réponse aux appels dans la presse.

Mme. Gob: La solidarité existe encore mais pas la conviabilité. On ne peut taxer les vieux d'égoïsme car ils ont trinqué pour ce qu'on a obtenu.

P. Roder: Si on me demande mon aide, je dis oui; si on m'en propose, je refuse.

M. Nejszaten: Si chaque époque a ses qualités et ses défauts, il y a sans doute aussi des formes d'entraide du passé qui pourraient nous inspirer actuellement.

LA BATAILLE DU TERRIL DU CORBEAU

"Eté 1942: tous les habitants de la rue Paul Janson sont sur les trottoirs, le souffle coupé. Un convoi de camions monstrueux obstrue la chaussée depuis la place Crucifix jusqu'à l'hôtel communal. (...) Sous les bâches des bennes, on devine de longs tubes d'acier, des canons d'un calibre inaccoutumé. Ce sont les cinq premiers calibres 88 (adaptés en 105) qui domineront la base la plus importante de la région liégeoise. Le 88 est une création des ateliers Krupp, dont le canon s'étire sur huit mètres de long et tire de quinze à vingt obus par minute. Sa portée, que l'on signale à dix kilomètres en tir horizontal, grimpe à quatorze kilomètres en trajectoire verticale ! Chaque pièce exige la présence, en

cas d'alerte, de huit serveurs minimum. (...)

Le temps passe et quelques faits divers émaillent les rapports entre la population et les hommes de la base de FLAK dont le but est d'abattre les appareils de la RAF traversant le ciel de Liège. A chaque alerte, la sirène retentit, les hommes hurlent: "Flieg Alarm", les ouvriers se précipitent dans le tunnel de chemin de fer et les soldats qui ne sont pas indispensables au tir se dispersent dans les prairies. Lorsqu'un cantonnier fait mouche et qu'un avion part en vrille suivi d'une bande de fumée noire, toute la base explose en un "Hourra !" que l'on perçoit à des kilomètres à la ronde. (...)

(A la libération, le 7 septembre 1944), vers 14 h 45, les blindés (américains) de la 3e DB renforcés de quelques pièces d'artillerie commencent le pilonnage du Corbeau. Une première salve trop courte démolit quelques immeubles de la rue Jean Volders, tuant deux hommes: un, écrasé derrière une porte, l'autre frappé par un "shrapnells" alors qu'il suivait le combat de sa fenêtre.

La deuxième salve, trop longue, cause des dégâts dans la rue des Meuniers, tuant deux femmes dans leur maison (près du viaduc). La troisième est efficace, la centrale électrique de la base est atteinte; beaucoup de pièces devront être manoeuvrées à la main.

Selon des témoins très proches du site, le commandant serait tué et un grand mouvement de panique s'amorce autour des casemates. Des soldats, très jeunes, effrayés, dévalent les pentes du terril. Un petit groupe se dirige en courant vers les premières maisons de la rue des Sarts. Ils sont pris sous le feu des armes automatiques des autres; une rafale balaie la façade d'une maison, tuant une femme et blessant grièvement son fils à la tête. Des spectateurs massés sur les étages de la belle-fleur des Makets ont suivi cette scène dans tous ses détails.

Le calvaire du Corbeau va se prolonger trois heures; les tirs américains sont d'une précision étonnante. Les quelques pièces allemandes qui tournent encore tirent à l'aveuglette (...).

Au sud du Corbeau, "Henri Cloos" (nom de guerre d'Antoine Rasquin), chef de la section 013 des F.I. donne les dernières instructions à ses résistants. Dans son groupe, Léon Smiejcowski, un Polonais de Poznan arrivé en 1929, a déjà capturé deux fuyards qu'il a conduits au poste de police de Jemeppe. (...) (Noël Vandenbossche) court rue des Meuniers chercher son arme. Il dépasse la margarinerie, s'arrête devant la droguerie Lieutenant pour observer la crête du Corbeau. Une balle tirée de la base rebondit contre le linteau de la porte du magasin et atteint le garçon à la tempe. On le traîne dans le hall d'une maison proche où il succombe.

Pendant ce temps, Léon Smiejcowski et trois amis rampent entre les genêts qui garnissent la pente du terril. Une rafale d'arme automatique perce l'étroit rideau, le Polonais est touché; ses amis le glissent rapidement jusqu'au bas de la pente puis le portent devant la permanence de Jemeppe. Le pauvre infirmier sur place manque de tout, appelle du secours... L'ambulance de Flémalle arrive à 23 heures: Léon est mort exsangue sur le trottoir.

Périront encore dans l'assaut des F.I.: Gustave Dupagne, tué sur le versant sud du terril, et Raymond Sacré qui, arrivé à la crête du terril, fut aperçu par un mitrailleur. L'Allemand ne put incliner le canon de son arme et dégoupilla une grenade presse-purée. Le résistant serra la main de l'ennemi. Les deux hommes tombèrent, la grenade les tua.

A 17 h 30, les Américains cessent le tir; la base du Corbeau est réduite au silence... si ce n'est les râles des nombreux blessés. Par petits groupes, les soldats valides se sauvent vers Jemeppe où ils sont pris par les hommes du F.I. mais aussi des membres de l'A.S. CT 9 accourus sur les lieux. (...)

(extraits de "C'était Grâce-Berleur" de Sinibaldo Basile, pages 117 et suivantes/document Y. Bastin de "La Meuse")



A. Forny, Libération de Liège (document Y. Bastin)

Les jeux des enfants

On est surpris de découvrir la variété des jeux des enfants du passé; ils ne disposaient pas de tous les jouets actuels mais l'imagination, elle, ne manquait pas! Vous découvrirez parfois ces jeux mêlés au récit de la jeunesse d'un témoin; une dame nous rappelle que pour certains, la période de la jeunesse fut pénible

LES JEUX DES ENFANTS

Souvenirs d'un vieux Sérésien

J'ai vu jouer les petites filles à la marelle, elles poussaient le "taè" avec le pied. Nous, les garçons, on jouait parfois aussi avec les filles, on dessinait sur le trottoir à la craie, ou sur la terre battue.

Beaucoup de jeux étaient des imitations des activités des adultes. J'ai un souvenir merveilleux: Rose, Thérèse et d'autres, on les prenait en voiture pour un mariage; deux garçons se tenant par la main étaient les chevaux, on attachait une extrémité de la corde à la main gauche de celui qui était à gauche et même chose à droite; les filles et les autres entraient dans la corde et les chevaux se mettaient à courir... On était cheval ou cocher.

Nous avons joué à dire la messe avec certains d'entre nous qui n'étaient pas catholiques du tout.

Nous avons enterré un chat qui avait vécu près de nous pendant quelques années et que nous pleurions. Jacques, dont le père avait un grand atelier de menuiserie dans le fond de Seraing, a construit une petite caisse dont il a rempli le fond avec des copeaux. On y a mis le chat et on l'a enterré avec tout le cérémonial, en présence de tout le monde.

On jouait à l'école: un de nous interrogeait les autres et "pétait" plus fort que le maître sur le bout des doigts ! Les filles jouaient au ménage, se paraient des chapeaux de leur mère, s'habillaient comme elle. On jouait au "docteur" pour regarder sous les jupes des filles, etc. Comme on n'était pas éloigné de la guerre 14-18, les garçons jouaient souvent à la guerre mais beaucoup plus à l'épée qu'au fusil. Les jeux de métiers étaient fréquents: le barbier qui rasait avec un blaireau du père et un couteau en bois...

Les jeunes d'aujourd'hui ne s'amusent pas aussi bien et n'imaginent pas qu'on s'amusait...

On jouait au facteur, ce qui nous permettait de distribuer des lettres avec des coeurs et des messages sentimentaux. Et le chanteur se plaçait sur la passerelle pour imiter la scène...

On jouait à saute-mouton: on donnait une claque sur le derrière ("loche"), un coup de pied ("cô d'botte") ou on se laissait tomber sur le dos ("tabouret"). On criait: "Li tchèse din l'armâ" (la tête dans l'armoire) pour que le gamin rentre la tête dans les épaules quand nous allions sauter.

Nous jouions à la corde à tirer: on se divisait en deux camps où on veillait à répartir les forces équitablement, nous tracions une ligne entre les deux camps et chaque camp empoignait un côté de la corde et tirait pour entraîner l'autre en deçà de la ligne.

Un de nos jeux favoris mais qui annonçait des fessées était d'aller tirer les sonnettes chez des riches (les pauvres n'en avaient pas, si ce n'est une patte de lapin accrochée à un bout de fil de fer de chez Cockerill).

Certains jeux étaient plus terribles.

Un voisin possédait un hangar avec un magnifique corbillard et des chevaux (le transport hippomobile était fréquent alors); les jeunes allaient voir les chevaux et jouer dans les voitures. Il avait aussi du fumier, l'"encèni"; en hiver, des petits gamins de merde y plaçaient des pièges, des "ceps" (deux demi-cercles en cuivre avec un ressort, qui se rabattaient violemment) pour tuer des moineaux.

Le père W. buvait et c'était souvent le cheval qui le ramenait, ses fils étaient fort mal élevés, mal embouchés. Emile s'est rendu aux Aumôniers du Travail et a mis de la merde dans le bénitier. On a découvert qu'il en était responsable et pour finir, il a été envoyé dans une maison de correction. C'était pourtant un brave garçon.

Georges a mis un étron sous le rebord de la chaire de vérité en chêne, de style gothique, aux Aumôniers du Travail. L'abbé est monté en chaire; il avait un papier qu'il a déposé et il a commencé à parler, jusqu'au moment où il a mis la main dessus...

Aux Aumôniers du Travail, on glissait souvent sur une rampe en dénivellation, en pierre polie aussi par nos glissades; mais au milieu de la descente, on devait se méfier d'une décoration genre clou et soulever son derrière au bon moment, beaucoup ont déchiré leur pantalon... Les Nuits de Noël étaient très belles: le choeur et le ténor étaient

d'une grande qualité, on payait une entrée d'ailleurs. Là, mon frère tenait régulièrement l'encensoir et moi, je suis devenu burette. Marie-José, ma "petite amie" (j'avais huit ans), se mettait du côté de la Vierge pour le salut. Je suis entré pour me changer et mettre la robe rouge et le surplis blanc; j'ai fait un petit signe à Marie-José et le curé m'a surpris: "Que faites-vous là, petit singe" a-t-il dit en me prenant l'oreille. Je suis parti et je ne suis jamais revenu parce qu'il m'avait traité de "petit singe".

Les grands jouaient au Kantcha: ils déposaient une boîte de conserve vide sur une ou deux briques et s'éloignaient de quelques mètres; on jetait alors une demi-brique pour renverser le kantcha, et celui qui réussissait avait gagné. On jouait pour des noyaux de cerise.

J'ai joué dans la rigole quand il pleuvait, avec des bâtons d'allumette; moi, j'avais une allumette blanche, par exemple, l'autre une rouge, et la première allumette arrivée gagnait; si elles n'avançaient pas assez vite, on pissait dessus.

D'autres jeux: le jeu du drapeau (deux camps, on court après celui qui porte le drapeau); balle au mur (un tapait la balle sur le mur, l'autre devait la rattraper); les courses à pied et les concours de trottinette au pont de Seraing (la mienne était en bois avec des roues de caoutchouc); le diabolo pour les filles; la toupie pour laquelle il fallait un beau trottoir, les as la faisaient tourner le plus longtemps. Le chat perché pour les filles.

Un jeu important: les "mays" (les billes); les variantes: "A l'pote", on les mettait dans la main et on les jetait vers l'excavation pour les faire entrer; "A l'tchak": on lançait une grosse bille pour toucher d'autres billes; "A l'reinete" qui ressemblait au jeu de l'oie; on dessinait au sol un serpent et un pot, si sa bille était touchée et quittait le circuit, on devait recommencer. On recevait des quilles à la Saint-Nicolas; pour réussir un gros coup, il fallait viser à l'"fotche" (viser la fourche) et toutes les quilles tombaient.

Dans les années 20, Seraing avait son vélodrome (rue du Pairay, avant la Vecquée) et son champion, Charlier. Les gosses aimaient beaucoup rouler à vélo mais les vélos d'enfant étaient rares, on prenait en général des vélos de femmes et on faisait des courses; la spécialité était les courses de côte: du fond de Seraing jusqu'au Beauséjour avec les grands braquets (on n'avait pas plusieurs vitesses).

TEMOIGNAGE DE C. K.

Mes grands-parents paternels étaient d'origine allemande. Mon grand-père est né à Rocht en 1849 et ma grand-mère à Burg-Reuland en 1851; ces localités sont devenues belges après la guerre de 1914-18. Comme ils vivaient sur les frontières belge, allemande et grand-ducale, on les appelait ainsi: les frontaliers. Journaliers de profession, ils louaient leurs services à qui voulait les embaucher.

Dans les années 1870, mes grands-parents émigrèrent à Seraing. Ils eurent six enfants. Mon grand-père devint mineur à la mine Marie où, le 8 décembre 1881, survint un coup de grisou qui tua soixante-neuf mineurs. Mon grand-père fut parmi les rescapés, grâce au porion; celui-ci avait constaté que de l'air circulait à l'endroit où ils se trouvaient et il conseilla à ses hommes de rester sur place en attendant les secours. Ceux qui n'ont pas été de son avis n'ont pas survécu. Je possède une photo de mon grand-père en tenue de mineur, et au verso est simplement écrit "*Sauvé grâce au porion*". Ayant quand même été atteint aux poumons par les gaz, il reçut une pension; après un certain temps, il fut rappelé au travail mais il refusa: c'était trop dur pour lui et sa pension fut retirée. Au lieudit "Belle pierre", situé à l'angle des rues de la Colline et de Tavier fut érigé, par souscription populaire, un monument à la mémoire des mineurs et porions qui trouvèrent la mort suite au coup de grisou à la houillère Marie.

Mes grands-parents maternels étaient Belges, ils eurent sept enfants, ma mère était la benjamine.

Je suis né à Seraing en 1920 au pied de la rue de la Colline; j'avais un frère et aussi deux soeurs. Encore très jeune, mon père a travaillé au Val-Saint-Lambert, puis au fond de la mine jusqu'en 1930. Il a alors travaillé au four à coke aux Béguines jusqu'à sa pension; né en 1885, il est décédé en 1960 dans une crise d'asthme. Ses études (!) avaient plutôt été l'école buissonnière; il savait additionner, soustraire si c'était simple, il savait lire un journal; pour lui, écrire c'était plutôt copier. Il possédait tout un recueil de chansons françaises et wallonnes de l'époque 1900 qu'il avait transcrit, je ne sais malheureusement pas ce qu'il en est advenu.

Enfant, il nageait dans le ruisseau près de la rue de la Vecquée, les jeunes construisaient une "goffe": c'était un barrage fait de pierres et de gazon (pour boucher les trous); on choisissait un endroit où l'on pouvait retenir l'eau avec le plus de hauteur possible. Il y avait un hic: plus bas, au début de la rue de la Vecquée, se trouvait un moulin, et plus bas encore, vers la Chatqueue, deux autres. Lors des sécheresses, le meunier manquait d'eau et il venait détruire le barrage. C'était une petite "guéguerre" entre les jeunes et le meunier. A l'époque, le ruisseau contenait des truites, des "tchabot", et des écrevisses en bordure du ruisseau: on mettait un doigt dans le trou, l'écrevisse le pinçait et on la

retirait du trou; mais un jour, c'est un rat d'eau qu'il retira !

Pour attraper le poisson, on se servait d'une fourchette ou d'une bourse en forme de filet à papillon qu'on cerclait au bout le plus large avec un fil de fer; avec la fourchette, on déplaçait une pierre et, s'il y avait un poisson, il fallait être rapide pour le piquer. Avec la bourse, on procédait autrement: on cherchait un endroit du ruisseau où le courant était rapide, on y construisait un barrage de pierre en forme de triangle en laissant un espace au milieu pour placer la bourse, qu'on calait au fond avec une pierre; ensuite, à une dizaine de mètres du barrage, pieds nus dans l'eau avec un bâton, on déplaçait légèrement les pierres tout en redescendant vers le barrage; si la place était bonne, il y avait du poisson dans la bourse.

Les concours de pigeons avaient du succès à l'époque. Mais au local qui centralisait les résultats, il n'y avait qu'une seule horloge pointeuse. Quand le pigeon rentrait dans le pigeonnier, on retirait la bague de sa patte, on la plaçait dans une boîte qu'on laissait descendre dans un conduit, on récupérait ensuite la boîte; comme le temps comptait, c'était la course jusqu'au local, souvent un jeune gars était envoyé.

Le "dada" de mon père, c'était les marionnettes; pour les voir, il avait besoin de sous: avec son chien, un chariot et des cruches, il allait à la pompe pour procurer de l'eau au voisinage. Une anecdote au sujet des marionnettes. Un dimanche matin, il conduisit mon frère et moi en Feronstrée au musée de la Vie Wallonne; après la visite du musée, nous avons assisté à une séance de marionnettes. Après le lever du rideau, arrive Tchantchès sur la scène; mon père l'apostrophe en wallon, un petit dialogue s'échange jusqu'au moment où Tchantchès lui dit: "Asteur, c'est bon ainsi, si vos n'cloyez nin vos tais tu ji bah li teule!" ("si vous ne vous taisez pas, je baisse le rideau").

Pour ma Saint-Nicolas, à cinq ans, j'ai reçu un petit théâtre et il a fait fabriquer des petites marionnettes, Charlemagne, Roland, le duc d'Aymon et ses fils, Renaud, et d'autres encore.

Quand on était jeune homme, on avait d'autres distractions. A plusieurs et à pied, on partait à Liège en passant par Tilleur et Saint-Gilles pour descendre sur le boulevard d'Avroy, où se trouvait le cirque d'hiver (derrière l'hôtel Ramada); le

programme se renouvelait chaque mois. On assistait aussi à des combats de boxe ou de catch. Mon père aimait les opérettes du Théâtre Royal, je me souviens qu'il nous y a conduits deux ou trois fois quand nous étions enfants.

A l'époque, pas de télévision. L'été, on jouait dehors au bouchon et "al deye", jeux qui se jouaient avec des pièces de monnaie. L'hiver, en soirée, les femmes et les enfants jouaient au jeu de quine, loto et pour les hommes, les cartes: match, whist, cinq lignes, manille, piquet; ce dernier jeu était le préféré de mon père, il se jouait à deux ou trois avec 32 cartes. Lorsqu'on le jouait à trois, chacun passait son tour. Deux joueurs recevaient chacun 12 cartes, les cartes restantes étaient déposées sur la table. Suivant son jeu, le premier joueur pouvait écarter jusqu'à 5 cartes, qu'il reprenait dans les cartes déposées sur la table; le second joueur disposait des 3 cartes restantes. Avant de jouer, chacun faisait ses annonces: un grand honneur de l'as jusqu'au sept valait 90 points, un petit honneur 60 points, une série de 5, 4 ou 3 cartes donnait droit à des points. Ensuite, on jouait les plis, l'atout étant décidé par celui qui annonçait le plus de points.

Mon père n'a pas été soldat. A l'époque, les conscrits tiraient un numéro: tirer un "bon" numéro signifiait qu'on était dispensé du service militaire. Pendant la guerre 14-18, mon père n'a pas été déporté parce qu'il était mineur. Ma mère était ménagère, et au contraire de mon père, elle étudia jusqu'à quatorze ans à l'école de Lize; elle était très instruite, elle s'exprimait et écrivait aussi bien en français qu'en wallon. Adolescente, elle avait ramassé des pommes de terre que son père arrachait. Elle était revenue à la maison avec une brouette pleine de pommes de terre; fatiguée, elle s'était assoupie sur la table, la tête posée sur les bras. Elle entendit sa mère dire en wallon: "Celle-là est un oiseau pour le chat".



Jeu de marionnettes à Seraing

En 1925, mes parents ont obtenu une des toutes premières maisons construites par la commune, au-dessus du Thier de la rue Forêt. La location s'élevait à un peu moins de cent francs par mois. Nous étions sept dans la maison, mes parents, les quatre enfants et la grand-mère impotente.

Ma mère était une femme de petite taille et malgré le travail important qu'elle supportait, elle se souciait du bien-être de tous et savait gérer: avec un salaire de mineur, il fallait être économe. Alors que j'étais plus âgé et que mon père faisait les trois pauses au four à coke, il m'a dit: "Si je ne faisais pas seize heures le dimanche (payé double), de 14 à 6 h le matin suivant, toutes les trois semaines, je ne pourrais boucler mon budget". Je me souviens, pourtant j'étais petit, qu'on est allé place Delcour où on vendait des vêtements de seconde main; on y acheta un pardessus avec lequel ma mère fit deux manteaux, un pour mon frère et un pour moi.

C'est incroyable ce que ma mère a pu marcher. Déjà pendant la guerre 14-18, elle habitait sur le thier à Ramet avec sa belle-soeur qui était aussi petite, et toutes deux prenaient à La Neuville le vicinal qui venait du Val-Saint-Lambert et dont le terminus était Clavier. De là, elles se rendaient à pied jusque Marche et dans les environs pour trouver des victuailles; si elles ne pouvaient pas revenir le même jour, elles logeaient dans une grange. Elle faisait des gaufres en utilisant des betteraves sucrières pour remplacer le sucre. Pendant la guerre 40-45 (elle avait cinquante-cinq ans), elle glanait blé et pommes de terre. Pour transporter son sac, elle avait un bandeau assez large cousu sur le bord du sac; entre le bandeau et le sac, il y avait place pour glisser la tête, de sorte que le sac reposait sur le dos; elle marchait légèrement courbée. De tout temps, j'ai toujours vu ma mère aller au marché le vendredi. Elle revenait en tram. Elle n'est plus allée au marché le jour où les bus ont remplacé les trams. "L'oiseau pour le chat" a mis quatre enfants au monde, jamais je n'ai vu un médecin venir pour elle à la maison, elle s'est endormie en 1976 à l'âge de nonante et un ans.



Baignade en Meuse (photo Godefroid)

De 1932 à 1936, j'ai fréquenté l'école technique des Aumôniers du Travail, dans la section bois. A seize ans, je travaillais rue Ferrer dans un atelier de fabrication des carcasses de meubles et de fauteuils. J'aimais jouer au billard à quatre bandes et au tennis de table. Après le Patro, j'ai adhéré à la JOC. J'ai connu des jeunes qui se sont laissé séduire par le mouvement rexiste. Cela ne m'intéressait absolument pas.

LUCIEN, MARCEL ET LOUIS RACONTENT

Lu: Avant-guerre, on ne possédait pas de moto, juste quelques vélos. Les sorties étaient rares, on allait parfois au cinéma, au théâtre wallon. On avait la radio; à Radio-Seraing, Jules de Neumostier était connu. Je proviens d'un milieu ouvrier. Les gens étaient plus imbriqués les uns dans les autres. Le soir, quand le temps était beau, on mettait une chaise devant chez soi et on parlait. La télévision a tué tout cela. En 1936, je connaissais un vieux mineur de 67 ou 68 ans, tout plié; il me payait des chiques; on appréciait mieux les gamins qu'actuellement. Un jour, deux gendarmes lui ont ordonné de rentrer, il leur a répondu, ils l'ont battu à coups de sabre. Depuis, j'ai la haine du gendarme.

On prenait des cerceaux et des billes pour les jeter au milieu des chevaux des gendarmes.

La colombophilie et les chants de coqs étaient fort répandus; les combats de coqs se tenaient en cachette, je faisais le guet pour 5 F, ce qui était énorme avant la guerre; c'était surtout des mineurs qui jouaient, moi, je ne voyais jamais les combats, et j'étais gamin. Un demi coûtait 1 F, et les cigarettes 1,25 F le paquet, je crois.

Les jeunes avaient le choix entre les Scouts, le Patro et les JGS.

Beaucoup de gens jouaient aux cartes, au loto en famille (expressions du loto: kim = gagné; cader = il ne reste qu'un jeton).

M.: Je suis venu à Seraing en 1945. Ma grand-mère faisait des bocaux de confiture avec des bouteilles de bière, elle mettait de l'eau et de l'huile, puis plaçait le pot dans le feu et ça donnait des bocaux. Elle a aussi fabriqué une cuisinière, avec des briques réfractaires.

Lu: Pendant la guerre, des gens dénonçaient. On a connu la faim et le marché noir qui permettait de manger, il fallait bien; les vols ont commencé à cette époque. Dans mon quartier, aux Communaux de Seraing, où les maisons n'étaient pas nombreuses, on ne verrouillait pas les portes ! On a volé des essuie, des draps chez ma tante. Les pénuries étaient grandes.

Les gosses recevaient une ligne de chocolat, mais je la donnais à l'école pour les colis de prisonniers; à la fin de la guerre, on recevait des bonbons à la farine de soja.

Les Allemands organisaient des rafles à la sortie des cinémas, des usines et contrôlaient les identités. Un gamin a été ramassé avec ses parents communistes, aucun n'est revenu.

M.: C'était moins dur qu'en 14-18. Pendant la guerre, mes parents qui tenaient un commerce en alimentation, distribuaient des vivres en se fournissant avec des timbres. J'ai collé des milliers de timbres, on passait des soirées à encoller. Pour la distribution de beurre, la pression des trois cents, quatre cents personnes qui attendaient était telle que la façade de 9,5 mètres bougeait! Tout le monde n'était pas servi. On criait: "Il n'y en a plus". Et les gens retournaient chez eux.

On commençait la queue dès 4 h du matin; pour le poisson, c'était d'abord mon tour à 4 h, puis on se relayait avec ma mère, les grands frères, etc. On s'arrangeait avec des amis bouchers pour la viande. Les gosses mangeaient des navets au Secours d'Hiver.

Le pain plaquait, on ne trouvait pas de farine. On attrapait la gale à cause de la faim, des boutons dans les doigts et à la ceinture. Je l'ai eue quand papa était prisonnier et qu'on était dans la famille avec huit ou neuf enfants.

On a pu se débrouiller mais certains ont mangé leurs biens.

Près de chez moi, un gros noyau de l'Armée Blanche était actif. Des rexistes sont venus à côté de chez moi demander au commandant des pompiers d'éteindre ses lumières, mais le commandant cachait des parachutistes; ceux-ci se sont sauvés et on a tiré dessus. Le commandant des pompiers a aussi essayé de s'échapper, il a été tué, je l'ai vu. J'avais grimpé sur un mur pour regarder dans le jardin, il était face contre terre, percé de trous.

Je cherchais du charbon dans une gare de formation détruite. Un jour, un Allemand m'a menacé avec son grand fusil.

Lu: Je préférais dix Allemands à ceux qui collaboraient.

On lançait beaucoup de tracts contre les Allemands. Après, on les échangeait à l'école, j'avais une boîte de souliers pleine de tracts. Ma mère, quand elle les a découverts, les a jetés au feu, par peur.

M.: Dans un vieux charbonnage désaffecté, les conduites en cuivre sous terre existaient encore; on les déterraient, on les brûlait, on mettait le cuivre dans des caisses, on tapait dessus et on obtenait un bloc de cuivre qu'on vendait à 30 F le kilo. J'ai aussi revendu des aiguillages. Mon grand-père faisait pousser des plants de tomate que je vendais.

Je fabriquais et vendais des cerfs-volants. A la fin de la guerre, je possédais 400 F dans des boîtes d'allumettes cachées dans le grenier. Comme le ministre Gutt ramassait tout l'argent, j'ai dû déclarer à ma famille que j'en possédais aussi.

On construisait des jouets: des tanks avec des bobines, un morceau de bougie, des morceaux de bois et un élastique qui se déroulait. On mettait des vis à tête plate; le jeu était de les renverser avec des noyaux de cerise.

On faisait un cerceau avec une roue, et on fabriquait un revolver à ventouses (on coupait une pomme de terre en cylindre, on estampait la pomme de terre et on emboutissait le barillet; l'"explosion" avait lieu grâce à une capsule et le cylindre piquait la cible).

On fréquentait le cinéma mais on craignait les rafles, on avait la hantise de se faire ramasser.

Un jour que j'avais un sac de farine avec moi, je suis arrêté à la gare par un membre des Gardes Wallonnes. Tout le monde présent a été rassemblé, avec les fruits, etc. Le risque existait toujours.

Lu: Mon frère est au Stuart, rafle, on le parque au premier rang. Le jeune Allemand de seize, dix-sept ans qui les gardait aurait tiré de peur, c'était vers la fin de la guerre. On les a fait monter dans un camion; quand le camion a été plein, les autres ont pu partir, dont mon frère.

Mon frère s'est caché, il était réfractaire au travail. Ma mère avait toujours peur quand elle entendait un bruit de

moteur. La cache se trouvait dans la maison; le terrain était en pente, avec des murs de soutènement, et il y avait une cavité derrière la maison; il suffisait de déplacer deux pierres. Pour le nourrir, la solidarité familiale jouait et il recevait aussi des timbres de la Résistance.

Près de chez nous, habitait un membre de la Garde Wallonne. Nous, les enfants, on s'est dit: "On ne va pas attendre la fin de la guerre", on a ramassé des pierres et on a démolé toutes les vitres. Il s'est plaint et des Allemands sont venus enquêter.

QUELQUES SOUVENIRS DE MADAME CLAJOT-LIEVENS

(ancienne concierge à l'hôtel de ville de Seraing)

Mon grand-père vendait le journal "Le Peuple" (quand il était interdit) dans une charrette, en ayant toujours une hache sous la main pour se battre avec les gendarmes. On l'appelait "Mathieu li d'jale" (Mathieu le diable).

Mon père a été mineur au charbonnage de Marihaye, il a travaillé ensuite à Ougrée Marihaye; il a fait partie des Chevaliers du Travail (un syndicat révolutionnaire) avec Julien Lahaut, puis conseiller communal socialiste, et il est mort de la maladie des mineurs; comme mon frère d'ailleurs qui a aussi travaillé au charbonnage de Marihaye et qui est décédé à cinquante ans. Ce n'était pas une belle époque: mon père partait travailler quand il faisait encore noir et il revenait quand la nuit était tombée... pauvres mineurs !

Dans ma jeunesse, je n'ai pas eu une fort belle vie: ma mère est partie quand j'avais neuf ans, en 1919. Je ne m'amusais pas beaucoup. Je me souviens avoir été emmenée à La Louvière par Lahaut avec d'autres enfants de grévistes (en 1921 ?) pendant que mon père, porion, était en grève; j'ai logé trois ou quatre mois chez le secrétaire communal de La Louvière.

J'ai d'abord habité à La Troque, ensuite rue de l'Industrie. A douze ans, j'ai travaillé à la Populaire (dans l'imprimerie située près du Palais, au Phare, place Saint-Lambert); là, je me suis bien amusée.

A quatorze, quinze ans, j'ai travaillé dans la grande pâtisserie de la rue Ferrer comme servante, bonne à tout faire pendant sept ans. En 1926, alors que j'apportais une tarte rue Nicolay, j'ai vu déferler sur moi les grandes eaux vers un fossé de la rue du Marais, j'ai eu juste le temps de me réfugier rue Ferrer ! L'eau a atteint la gare de Seraing, et j'ai habité chez une tante pendant les inondations.

En 1939, grâce à mon père, j'ai été engagée comme concierge à l'hôtel de ville de Seraing et j'ai travaillé dur pendant trente-cinq ans. J'avais beaucoup de tâches, mais c'était surtout les nombreuses réceptions qui m'accaparaient.

L'avocat Goffin a été arrêté en face de chez moi; son frère m'apportait les Churchill Gazette avec les noms des policiers à qui elles étaient destinées; je les cachais dans un divan, alors que les Allemands étaient à quelques mètres !

Un soir, j'ai entendu casser un carreau; un homme avec une cagoule m'a dit: "Ne bougez pas, on ne vous fera rien". On nous a poussés dans un cachot avec les policiers présents. La relève de la police s'effectuait à 22 h. Au fur et à mesure qu'ils arrivaient, on les "ramassait". Ils ont pris des machines à écrire, des cartes d'identité et les armes des policiers. C'était la Résistance. Certains policiers ont même été emprisonnés parce qu'ils ont été accusés d'avoir abandonné leurs armes.

Quand le bourgmestre Merlot est revenu de captivité, on craignait encore les Rexistes, et toutes les rues ont été barricadées pendant la réception.

Au début des V1 et V2, j'avais caché tous les cristaux du Val de la salle de mariage dans la cave, ainsi qu'une belle horloge. Quand le pont de Seraing a sauté, tous les carreaux ont été cassés; à l'hôtel de ville, il y avait des abris protégés par des portes blindées, et les gens des alentours venaient s'y réfugier; moi, je logeais au sous-sol.

Il me reste des souvenirs de grandes réceptions: Alain Bombard, la Reine Elisabeth, Maria Bell, etc. et de la grande manifestation lorsque John Cockerill a été transféré du cimetière rue Glacière ici en face, près de l'hôtel de ville, en présence du prince Albert.

LOISIRS D'UNE FAMILLE DE LA RUE DU MANY

Q.: Quels étaient vos loisirs ?

R.: Vers 1937-38, tous les garçons de la rue allaient au cinéma Le Français (qui deviendra le Stella puis le Stuart). Je recevais 5 F de ma mère; 2 F pour le cinéma, et à l'entracte, j'achetais dans une friture deux boulettes, une miche et une bière. On était aussi content de manger à la friture que de voir le film !

Mme: Le jeudi, au Palladium, la séance enfantine coûtait 1 ou 2 F.

R.: Pour passer le temps, on jouait aux cartes chez l'un ou chez l'autre. On jouait aussi à l'"Al deye": on jetait des pièces

de 5 ou 10 centimes le plus près possible d'une ligne d'une certaine longueur. Lorsque la somme décidée était obtenue, le joueur le plus près de la ligne ou sur la ligne, qu'il avait atteint en dernier, recevait toutes les pièces, les mélangeait dans la main, les lançait en l'air et il ramassait ensuite toutes les pièces tombées face. Quant au reste, elles étaient relancées par le deuxième joueur qui prenait pour lui les pièces retombées face, et ainsi de suite. Un autre jeu, "Grèté" (gratter): quatre pièces de 25 centimes sont dispersées dans la cour et mises sur leur tranche par chacun des joueurs. Le jeu consistait à toucher et à renverser les pièces à l'aide d'une bille. Si au cours du jeu, l'un des joueurs touchait la bille d'un concurrent, celui-ci était obligé de rendre son gain éventuel de la partie en cours. On restait finalement à deux joueurs. Le dernier joueur ayant ramassé la dernière pièce avait deux possibilités: s'il pensait pouvoir toucher la bille de l'adversaire du premier coup, il pouvait dire "à mort", et on se poursuivait l'un l'autre jusqu'à ce qu'une bille touche l'autre, ou alors, ce joueur préférait faire placer la bille de son adversaire à deux mètres d'un point donné, et il avait trois coups à jouer pour tenter de la toucher; s'il la touchait, l'adversaire lui donnait son gain, sinon chacun gardait ses pièces.

SOUVENIRS DE MAURICE LAPAILLE: LA JOC (JEUNESSE OUVRIERE CHRETIENNE)

Je suis entré dans la JOC de la Chatqueue en 1938. Comme les aînés partaient à l'armée, on a reformé la section avec des jeunes. La section était très forte. Le cardinal Cardijn a même défilé en 43 dans les rues de la Chatqueue à l'occasion d'un Congrès. J'ai travaillé à Cockerill de 1939 à 1946.

On s'est intéressé à l'ensemble des jeunes travailleurs; par exemple, pour assurer l'alimentation d'une centaine de personnes à chaque déjeuner pascal, on se rendait dans le Condroz (Warzée, ...); dans les villages, des prêtres prêchaient dans ce sens et ensuite, on se rendait dans des fermes. On voyageait avec le vicinal Ougrée-Warzée appelé



Le rassemblement (camp de la JOC pendant la guerre à Brialmont) (Photo Lapaille)

le "tram des fraudeurs", en fait le tram de la survie; si on était pris, tout était confisqué, alors on camouflait la nourriture tout en dessous des banquettes, mais on n'a jamais eu de contrôle. Parfois, il nous arrivait de transporter des armes mélangées à la nourriture, les deux étant interdits.

On aidait les déportés du travail, notamment en entretenant une correspondance avec l'Allemagne. Régulièrement, une dame de la Chatqueue engagée à la Werbestelle faisait fuir des dossiers. Elle nous avertissait aussi des départs des déportés à Angleur; nous y allions pour remettre des colis et pour convenir d'une correspondance entre la JOC et l'Allemagne, d'un suivi.

On s'occupait également d'une aide aux prisonniers.

Dès 43, différents quartiers ont subi des bombardements intenses. Se posait le problème de l'aide aux sinistrés. A cause de l'occultation, on ne pouvait pas intervenir le soir. La JOC a discuté de la situation et a proposé à toutes les entreprises de laisser des équipes de jeunes aider les sinistrés, à tour de rôle pour une semaine. Ainsi, on aidait les gens tout en freinant la production. Les patrons ont accepté de continuer à payer le salaire des jeunes. On a expliqué aux Autorités allemandes que c'était nécessaire pour des raisons humanitaires et on a même reçu de la "Reichpape" pour nourrir des gens. Plusieurs responsables de la JOC dirigeaient les groupes de jeunes travailleurs, et un secrétaire pointait pour eux à l'usine. On déblayait ce qu'on pouvait et on essayait de réaménager.

Pour venir en aide aux jeunes au point de vue alimentaire, on essayait que des jeunes soient considérés comme "anémisés"; ils passaient la visite médicale à l'Institut Montefiore, rue de l'Industrie à Seraing, où le médecin estimait que presque tout le monde devait être soigné; ainsi, les jeunes avaient droit à une double ration, notamment le lait.

A la rue Morchamps, des repas étaient distribués à cent cinquante ou deux cents personnes vers 17-18H, grâce à l'organisation de la JOC, par l'intermédiaire de l'AAAAA (Aide alimentaire aux adolescents anémisés, dont une section existe encore à Liège). Des jeunes étaient autorisés à quitter l'usine Cockerill par équipes successives pour se rendre à la rue Morchamps. C'était aussi de la production en moins. Nous étions encouragés par la Croix-Rouge (des produits nous arrivaient même de Suisse).

Pratiquement, les Allemands n'ont jamais réagi contre nos initiatives.

La JOC et les Scouts prenaient les congés payés en main en organisant un camp au château de Brialmont pour deux cents, trois cents jeunes des milieux populaires. Actuellement, c'est devenu un monastère: l'Abbaye Notre Dame de Brialmont. Ce camp avait lieu en été pendant quinze jours. Les jeunes étaient regroupés en équipes de dix, et il y avait à cette époque des habitudes militaires: lever du drapeau, marcher au pas, etc. Des jeunes de quatorze ans qui travaillaient et n'avaient jamais connu de congés payés en étaient. Parmi les jeunes, se glissaient des illégaux qu'on faisait passer pour des "anémisés" au risque d'avoir un contrôle, mais on n'en a jamais eu de sévère. On avait des activités sportives, des rallyes et surtout une action éducatrice sur un sujet déterminé, ainsi qu'une activité religieuse (on a même baptisé quelques jeunes à Brialmont).

Ceux qui dirigeaient le camp se retrouvaient pour quinze jours à Saint-Roch, à Ferrières, pour se reposer, préparer des activités, etc., en accord avec Cockerill où ils travaillaient.

Chaque semaine, la section locale se réunissait pour des mises au point.

Le côté éducatif de la section consistait en formation des jeunes sur des problèmes tels que la puberté, les fiançailles, et la préparation au mariage, en plus du reste (problèmes du travail, etc.). On révisait aussi les événements de la semaine en définissant notre attitude à ce sujet. L'aumônier se chargeait de la synthèse des événements,

Le 10/3/43
Monsieur Maurice,
Je m'excuse de t'écrire si tard
et parolonne - mais si je ne
t'écris pas régulièrement se n'
est seulement pas parce que je ne
peux pas à vous bien au
contraire, mais nous faisons tout
pour avoir de 6h à 18h et comme
nous n'avons pas de section
locale que nous travaillons
il nous faut lever à 7h15 et le soir
nous rentrons à 7h15 au soir, donc
tu vois après avoir mangé il est
temps d'aller dormir
D'ore comme maman ou Georges
te la surement dit j'ai été à
Bologne du dimanche et je suis
rentré à 8h du soir
La santé est toujours bonne
j'espère que tu en es de même
pour toi et de même des
camarades de la JOC font leur
des compliments de ma part
et dit leur que je pense toujours
à eux et que si j'aurais pu partici-
per auquelconque de la section
je moral comme tu pense par
moment est très bas mais j'ya
travaillé fin ou l'autre que je
te monter
Espère un peu de savoir les
realités que maman a eu
après son départ et si mainte-
nant elle supporte mon
départ et dis lui bien sv pl
si elle n'en fait plus
(dis moi la vérité à ce sujet)



groupe de jeunes travailleurs au camp de Saint-Roch en 1942
(photo Lapaille)

des actions qu'on menait et du rapport avec l'Évangile. On pratiquait plus "la religion dans la vie" que l'étude de la religion. La place de l'éducation religieuse était importante à cette époque.

J'ai quitté Cockerill en 1946 et je suis devenu permanent jociste jusque 1952. Selon les préceptes de Cardijn, je me suis engagé de 23 à 29 ans (il fallait cinq ans au minimum) en m'occupant de trente paroisses.

La notion de la fête était plus ancrée à cette époque. Quand un de nous se mariait, toutes les sections étaient invitées, et on ne pensait pas seulement à manger. Je me suis marié le 1 mai 1952 avec Yvonne Bormans, qui était trésorière fédérale de Seraing, mais nous avons été bloqués par les

manifestations ! Le tapis rouge avait été fourni par le curé de Jemeppe. L'abbé Jean Maquet, qui était aumônier de la JOC, m'a dit qu'il ne m'offrirait pas de "cadeau", mais pendant la messe du mariage, il a joué du violon rendant ainsi la cérémonie plus solennelle !



déjeuner pascal à la Chatqueue en 1942 (photo Lapaille)



procession à la Chatqueue en 1951 (photo Lapaille)

SOUVENIRS D'ENFANCE DE Mme RESIMONT (1937)



La cour de l'Union Coopérative
(maintenant Maison des Jeunes d'Ougrée)
(photo Résimont)

Un de mes souvenirs les plus précis, bien que très ancien, est celui de la fête au Haut-Pré à Ougrée.

Bien sûr, comme beaucoup d'autres d'Ougréens de mon âge et même plus âgés, je revois le carrousel à chaînes qui nous élevait dans les airs, pas très haut, mais suffisamment pour faire battre nos coeurs d'enfants, la "chenille" dont la toile se rabattait sur les occupants en les plongeant dans une obscurité propice à certains... le tir aux pipes de craie dure... la baraque aux croustillons et aux pommes d'amour... j'entends encore les marches entraînantes de l'orgue de barbarie ou ses rengaines de l'époque...

Mais la fête pour moi, c'était plutôt celle qui se faisait dans la grande cuisine de l'Union Coopérative, devenue depuis très longtemps la Maison des Jeunes, sise à l'entrée de la rue R. Delbrouck (anciennement rue Famelette).

Mon grand-père, Michel Liebreich, en était le gérant et il aimait réunir ses enfants pour cette circonstance. Il en avait trois: Henri, Marguerite et Elina (ma mère), et c'était l'occasion pour ma grand-mère Marie, alitée depuis des années, de voir et d'entendre jouer ses petites-filles, nous étions quatre à l'époque. La meilleure heure était celle du goûter: on allait chercher deux ou trois tartes au riz chez Abraham, boulanger renommé de la rue Famelette et c'était le régal. Je buvais avec délice une tasse de lait en bouteille "Offma" car chez moi, rue de Tilff, près du Beau

Site, c'était le laitier qui apportait du lait cru chaque jour avec ses cruches. Le goût en était différent mais l'avantage du lait frais c'est que, mis à cuire doucement sur la cuisinière à charbon, il se formait une grosse croûte crémeuse que j'étais sur ma tartine, une fois qu'elle était cuite et refroidie !

Mais revenons à la Coopérative. La grande cour carrée, qui se trouvait derrière le bâtiment principal, était entourée de petites constructions servant de réserves à pommes de terre, à savon, à féculents, etc. Il y avait un chariot plat, en bois, avec quatre petites roues de fer, qui permettait de rentrer les marchandises venant de la rue, par une ruelle. Cette cour ressemblait, par sa forme, à une cour de récréation et nous y jouions à coeur joie, à l'abri de tout, pensait-on. Pourtant un jour, en faisant une partie de cache-cache, je glissai sur la grille d'aération des caves et je heurtai violemment le mur avec mon coude droit, d'où luxation! et vite chez le docteur Wathieu, rue Champs du Mont, pour le remettre en place.

Comme nous étions invités à la fête le dimanche, le magasin était fermé; j'aimais me glisser par la porte intérieure pour voir ses longs rayons et comptoirs... A droite, en venant de la rue, c'était l'aunage avec ses rouleaux de tissu que l'on mesurait avec un mètre en bois, ses cartons enroulés de dentelle, ses boîtes de boutons... Louise y officiait en semaine. Au fond, à droite, devant la fenêtre donnant sur la cour, trônait le bureau de mon grand-père. Il était surmonté d'étagères pleines de dossiers et de documents comptables. On l'avait surélevé et, ce qui me semblait le plus extraordinaire, c'était la chaise à haut dossier qui lui faisait face et sur laquelle je m'installais parfois maladroitement... Je crois que le gérant aimait surveiller ses



Les premiers congés à la mer en 1936 avec M. Liebreich, gérant de l'Union Coopérative (photo Résimont)

gens et ses clients ! A gauche, c'était l'alimentation: dans les rayons se serraient ici les boîtes de conserve, là les paquets de sucre, de café, de chocolat, des bouteilles de vin et d'alcool et, en dessous, des huches en bois contenaient la farine, les fèves, les pois secs que l'on prélevait avec une mesure en fer pour remplir les sachets de papier fort posés sur le plateau de la balance... Sur le comptoir en bois sombre, il y avait des bocaux en verre remplis de belles "chiques" multicolores, de lacets en réglisse pour tenter les petits. Je revois encore vaguement le visage de certaines vendeuses; il y avait une Mariette, une Léona...

Le magasin me paraissait énorme, rempli de belles et bonnes choses comme devrait l'être le paradis ! Et cette vision faisait partie de la fête et de ma joie...

Autres souvenirs, autres lieux, bien proches des précédents

A côté de la Coopérative, vers le bas donc, rue de Boncelles, s'élevait le café de Marie Loxhay, amie d'enfance de ma mère. Je me rappelle toujours cette femme sans âge à mes yeux, éternellement vêtue d'un cache-poussière noir, chaussée de pantoufles informes. Sa coiffure est restée la même jusqu'à sa mort: une ligne sur le côté gauche et les cheveux tirés et tenus à droite par une pince !

Je revois encore ce café vieillot, avec son comptoir court en bois acajou derrière lequel Marie officiait, grandie par une estrade en planche. Derrière elle, en vue sur l'étagère, s'alignaient quelques petits verres à "goutte" et à bière, les bouteilles de pékèt étaient dédoublées par une glace biseautée...

Je sens encore, en y pensant, cette odeur aigre de bière, de fumée et de cendre refroidie, de javel aussi, car la Marie désinfectait consciencieusement les lieux après avoir balayé la sciure de bois qu'elle avait répandue d'abord.

Derrière la salle du café, il y avait un petit salon sombre avec des fauteuils recouverts de velours grenat et garnis de petits napperons blancs empesés. Un seul meuble m'attirait dans cette pièce: le piano en bois noir verni, garni de porte-bougies en bronze. Lorsque j'étais seule, je soulevais doucement le lourd couvercle et maladroitement, je recherchais d'un doigt une mélodie connue comme "Frère Jacques" ou "Au clair de la lune"... Marie ou son mari Joseph (ça ne s'invente pas) venait apprécier et me féliciter si bien que, fort timide à cette époque, le rouge aux joues, je m'empressais de refermer l'instrument et de disparaître...

Suivait une autre petite salle qui devait servir théoriquement de salle à manger car Marie avait deux "logeurs"... Je me rappelle de l'un d'eux "P'tit Louis" que l'on retrouva beaucoup plus tard, pendu dans le grenier !

La quatrième pièce enfin était la cuisine où ma mère passa tant d'heures à bavarder. Là, trônait un perroquet gris à col rouge qui s'appelait Coco. Dans sa cage souvent ouverte, il nous amusait en répétant les jurons plutôt bien sentis des "logeurs" et sifflait à nous percer les tympans !...



Enfants de la rue Biez du Moulin

TEMOIGNAGE DE Mme REMY SIMONE

J'ai septante ans. J'ai fait toutes mes études primaires à l'école de la Troque, j'habitais rue des Guides. L'école des filles était située rue Thier des Raves.

J'étais toujours parmi les premières de classe, mais j'étais un peu espiègle. Par exemple, je me souviens, parce qu'on me l'a tellement répété, qu'à l'école gardienne, une institutrice m'a un peu houspillée et furieuse, je lui ai jeté le contenu d'un encrier sur son beau tablier *blanc* ! Spratch ! quelle belle tache !! J'étais soupe au lait.

La voisine de Paul Biron donnait le cours de religion à l'école primaire; pour nous, c'était un cours accessoire que nous suivions pour pouvoir faire notre première communion. Au premier prétexte, je préparais ma mallette et je quittais l'école; elle me voyait passer dans les prairies de la ferme Lazare. Quand les vaches y broutaient, comme j'étais *couillon*, je rentrais par la route.

A l'école, on avait un grand poêle en fonte, avec un gros tisonnier pour casser les mâchefers. A midi, on a mis au défi un jeune qui prétendait être le plus fort:

- "Allez, Edouard, on parie que tu ne sais pas plier le tisonnier." Il l'a placé sur les genoux et l'a plié, pas très fort. Alors, pris de panique en imaginant la réaction de la concierge qui criait tout le temps mais qui avait le coeur sur la main, on a sauté sur le tisonnier pour le redresser !

On recevait de la bonne soupe tous les jours dans une tasse en fer. La première de classe apportait des pommes bien "cirées" à la dame, et je lui en voulais car je croyais qu'à cause de cela, elle avait un demi point en plus; je lui tirais les cheveux, je lui jetais mon bol vide à la tête; pourtant, j'étais la *chouchoute* de la dame.

J'avais souvent des oeufs durs pour mon dîner. Je n'aimais pas la fille assise devant moi, je lui cassais un oeuf sur la tête: patch ! La surveillante: "Qui a fait cela ?" Malgré plusieurs sommations, je n'ai pas répondu, mais elle nous a menacées d'une note générale et à ce moment-là, je me suis accusée.

Le curé avait des noeuds à l'arrière de sa soutane. Un jour, au catéchisme, pendant qu'on disait la prière, mon voisin a attaché les deux pans de la soutane à la chaise. Le curé se retourne, la chaise s'écroule; comme j'étais la plus proche, le curé énervé, paf ! me gifle. A la maison, je me suis plainte à ma mère:

- "Le curé m'a battue".

- "Je vais le voir. Elle s'en prend au curé quand il a terminé son cours de religion.

- "Comment ai-je fait ?", me demande le curé. Hissée sur la pointe des pieds car le curé Clerckx était de grande taille, je le lui montre en faisant le geste.

Il était sans doute très embarrassé devant ma mère, car c'était la vérité ! (on dit toujours que la vérité sort de la bouche des enfants) et pour rentrer chez lui, il avait emprunté un raccourci sans s'apercevoir que ce chemin était inondé. Résultat, il a pu changer de chaussettes, parce qu'il avait fait plitch platch dans l'eau.

Par les prairies, nous arrivions dans la rue de la Boverie où une petite porte donnait accès à la rue des Guides. Avec mon amie Yvonne, nous mettions des briques les unes sur les autres pour grimper sur le mur, puis nous préparions des morceaux de mousse et nous attendions 16 h 30, l'heure de sortie des employés de l'Espérance. Ils remontaient la rue avec leur chapeau mou fendu, et nous laissions tomber la mousse dans la fente de leur chapeau ! Vers 16 h 45, Maman nous appelait, alors j'avais peur.

J'étais bien contente d'aller au Patronage. On se rencontrait dans un local; pendant la guerre, on recevait une tasse de cacao avec un biscuit et on se dépêchait de rentrer avant le couvre-feu.

J'ai eu une Maman qui n'a presque jamais mangé de viande, elle gardait sa ration pour sa fille. Quand je suis née, ma mère avait cinquante ans et mon père cinquante-deux ans; c'était un ancien mineur, il est mort à soixante ans, douze jours après avoir touché sa première pension. Ma mère est restée seule avec mon frère (vingt-deux ans) et moi (huit ans). Elle jouait avec moi comme une mère de vingt ans. Elle faisait des ménages. Elle achetait même de la margarine, avec des bons sur l'emballage (la margarine était pour ma mère, pas pour moi) et elle gardait tous les bons de l'année pour m'acheter une poupée en tissu à la Saint-Nicolas. Si elle avait besoin d'un petit poêlon, elle l'achetait à la Saint-Nicolas pour le mettre sur la table comme cadeau et elle faisait la dînette avec moi. J'étais heureuse. On jouait toutes les deux. Je n'enviais certainement pas celles qui avaient autre chose. Je me considérais comme une enfant privilégiée: il y avait toujours quelqu'un qui m'attendait.

Ma mère était assistée par les dames de Saint-Vincent de Paul, etc. J'ai été baptisée à huit ans, après la mort de mon père qui n'avait pas ces idées-là. Une dame des Bonnes Oeuvres Catholiques a été ma marraine et je recevais un paquet à la Saint-Nicolas avec des habits, des friandises, etc. Avant la guerre, quand j'étais gamine, nous recevions aussi des colis de la Croix-Rouge.

Ma mère n'avait que 60 F par mois de pension à cinquante-huit ans pour élever sa fille. Je crois qu'elle donnait 20 à 35 F de loyer. Elle avait son charbon gratuit et mon frère était soldat; par la suite, il n'a pas eu de rappel car il était soutien de famille.



Procession à la Troque en 1949 : le reposoir de Léo (photo Gob-Calijon)

Avec des restes de tissu, on me confectionnait des robes. Pour la visite scolaire, j'avais mis une nouvelle robe, l'infirmière m'a tirée par la manche, qui s'est décousue. J'avais peur de rentrer et de faire de la peine à ma mère, j'en ai attrapé la jaunisse !

Comme on n'avait pas les moyens d'acheter de nouveaux vêtements, on rachetait pour presque rien ceux des filles plus aisées. Une fois, nous regardions des souliers avec des hauts talons, mais bien deux pointures trop grandes pour moi. Ma mère a dit: "On les prend". On a mis de l'ouate à l'intérieur. Avec ces chaussures, j'ai dansé au Winter, situé place du Pairay (le Sarma maintenant). Puis, un bon danseur, Angelo, le fils du propriétaire du Rialto, rue des Pierres, vient me chercher. Un moment plus tard, rouge comme une tomate, je dois lui avouer: "J'ai perdu mon soulier". L'ouate s'était tassée.

Ma mère m'accompagnait toujours, je n'allais pas danser sans elle. On venait plus tôt pour réserver une table et on mangeait des tartines à la maquée; ça durait de 17 à 22 ou 23 h. Quand le plafond est tombé, je dansais avec ma copine Yvonne, on regarde: "Les garçons ne vont-ils pas du côté de nos mères ?". Le plâtras était tombé du balcon près de la piste sur les beaux manteaux noirs de nos mères !

Notre plaisir était de chanter la messe avec Paul, Germaine, et tout le monde. On allait au catéchisme; ce qui nous amusait était de nous retrouver tous ensemble.

J'ai fait mon lycée avec les moyens de la Ruche Marie-Josée, rue Giordano Bruno (première année) et puis dans les nouveaux bâtiments de la rue Jean de Seraing. Pendant les trois années de lycée, je faisais le nettoyage du samedi chez moi et j'allais ensuite chercher maman qui nettoyait dans une boucherie, elle trinquait à son âge, elle travaillait ensuite encore deux heures dans une boulangerie pâtisserie où le travail était autre mais dur; par exemple, il fallait frotter les platines pleines de sucre. Quand elle rentrait, elle était épuisée.

Le grand-père de Paul Biron était toujours assis à l'envers sur sa chaise, toujours du côté de la rue Boverie, au soleil, ou alors en face à la maison du garde-barrière; il parlait avec le fils handicapé et s'en occupait quand le garde-barrière était de service.

J'aurais voulu aller à l'école pour devenir 'froebélienne'. Mais aux Rivageois, les filles avaient d'autres moyens que moi et j'ai dit à ma mère: "Je ne veux pas que tu t'esquintes à payer mes études". J'ai terminé l'école le 30 juin 39 et le 1 juillet, je me présentais aux Ateliers de Perforation Jaspar de la rue de Froidmont. On m'a dit: "Si vous voulez commencer, vous pouvez". J'ai vite téléphoné à ma mère pour la prévenir, je gagnais 250 F par mois. J'ai acheté un cornet de frites. J'ai travaillé une année.

J'avais seize ans quand j'ai connu mon mari. Il était militaire à Battice lors de la mobilisation et il revenait d'Eben Emael pour me retrouver à la sortie du Polyglotte à 21 h; on restait ensemble un quart d'heure et je courais pour rentrer, parfois j'enlevais mes chaussures, car j'avais mal. Ma mère, si elle avait su... il avait vingt-six ans. Une fois, mon frère a vu que je parlais avec un garçon à la sortie de l'école, j'ai été privée de vélo !

En mai 40, je devais normalement recevoir ma paie du mois. Je suis partie à pied rechercher ma cafetière, mon

tablier et mon enveloppe, mais j'ai été 'refaite' car on ne m'a payé que dix jours. "On vous rappellera". C'était un établissement sévère. Je traduisais de l'anglais en français, mais j'avais peu appris à l'école et je suivais des cours du soir au Polyglotte qui se trouvait à l'école des mines près du charbonnage Colard, des cours d'anglais et aussi d'allemand et de comptabilité; j'ai cessé à cause de l'occultation, c'était trop dangereux. Dans le bureau, on n'osait pas se parler. Quand Madame remontait: "Je n'ai pas entendu votre machine à écrire, vous avez bavardé". Dur, dur.

Beaucoup de gens ont évacué: "On va en France". Moi, je voulais voir du pays. J'ai préparé un sac, trop gros pour que je le porte ! Il fallait prendre des habits, de la nourriture, on ne se rendait pas compte de tout ce qu'il fallait emporter... et on n'est pas parti. Je n'ai jamais été en vacances. Quand j'ai vu la mer pour la première fois, j'avais soixante ans.

J'ai attrapé une pleurésie et quand j'ai pu me lever, j'ai travaillé bénévolement au bureau de quartier de l'Assistance Publique. Après un an, l'Administration a été remaniée et nous avons été payés par l'A.P. sous contrôle du Grand Liège. Je gagnais 4000 F par mois, mais j'avais mon préavis tous les trois mois. J'y suis restée jusqu'en 47.

Tous les mois, nous avions la corvée de distribution des timbres de ravitaillement. Sinon, le travail était toujours le même: on recevait les gens, on notait leur déclaration et on ouvrait un dossier. J'ai d'abord été à l'école Morchamps puis au Bureau Central. On recevait les épouses des prisonniers de guerre qui venaient chercher une avance chaque semaine, des gens sans pension, des chômeurs, etc. On tapait à la machine le nom, la composition du ménage, la somme à laquelle ils avaient droit. Du lundi au jeudi matin, on payait, le jeudi après-midi et le vendredi matin étaient réservés pour les seuls retardataires. De 15 à 16 h, on additionnait à la main tout ce qu'on avait payé. Le samedi matin, tout était transféré au Bureau Central. J'ai même travaillé avec Jules Deneumoustier (animateur de radio Seraing); il était très gentil mais n'avait pas sa place dans un bureau. A midi, il composait des vers, avec beaucoup de talent, sur chacun de ses collègues et notamment sur un collègue qui, avant-guerre fabriquait des manches de brosse. Quand il avait terminé un petit refrain sur chacun, il y allait de la chansonnette. Ah ! ce qu'on rigolait! En ce qui me concerne, je me souviens que la rime de son petit 'couplet' se terminait comme ceci: "et notre petite Simone qui est toujours si bonne etc. etc". Evidemment que j'étais bonne puisque je faisais son boulot ! d'ailleurs de bon coeur. Ses petits refrains nous apportaient un peu de joie en ce temps de guerre.

Il fallait énormément de papiers pour le Grand Liège. Jules ne se pliait pas à tout cela, il ne mettait que le nom et faisait signer; Simone faisait le reste.

Il y avait des cas malheureux mais ils étaient cachés. Un père était épileptique, buveur, il avait une flopée d'enfants: je rachetais leurs timbres de ravitaillement non utilisés pour qu'ils aient de l'argent. Certains retardataires méchants m'ont menacée d'aller trouver les Allemands parce qu'ils devaient revenir deux jours plus tard. Apercevant deux officiers allemands, je me suis cachée aussitôt dans le préau de l'école rue Morchamps, j'ai été enfermée une heure dans le WC des instituteurs ! En fait, les Allemands s'étaient trompés de couloir.

Pendant la guerre, des soirées ont été organisées au profit des prisonniers. On donnait des représentations de théâtre à la Maison du Peuple, du théâtre wallon rue du Molinay, etc. et des ventes aux enchères avaient lieu. Souvent, on vendait des objets fabriqués par des malades de l'hôpital militaire Saint-Laurent. Avec des fils de couleur, on faisait des "floches" comme les soldats avaient à leur képi et on les vendait (en fait, surtout pour aider les prisonniers qui revenaient et qui se cachaient). Un soir que j'étais assise à une des premières rangées pour une représentation et que j'avais un réveil dans mon sac (pour la vente aux enchères), au moment pathétique de la pièce, le réveil a sonné, j'ai bousculé les gens pour sortir ! Quand on a perquisitionné chez le responsable, j'ai repris le livre de comptabilité et je l'ai caché sous la pailasse.

Lorsque les prisonniers sont revenus, ils passaient des visites dans une salle de la rue du Pairay pour leur dossier; je m'occupais de la partie administrative avec le Docteur Guyon.

On glanait, on achetait du beurre (un quart de kilo), du lait, etc. à la campagne. Le beurre était emballé dans des feuilles de rhubarbe pour rester frais. J'avais un vieux vélo: pour descendre, je devais pédaler parce que les roues étaient faites avec des tuyaux d'arrosage durs comme du ciment. Un inspecteur de police m'a prêté une fois son vélo pour monter une côte !

On glanait la nuit car des gardes ruraux surveillaient les champs. Il fallait passer en dessous des fils, etc. Je suis revenue avec du froment et des pommes; ma valise était lourde et je devais traverser le Pont Neuf pour prendre le tram vert devant une grosse maison occupée par les Allemands; au milieu du pont, la poignée de la valise se casse, un Allemand est descendu de l'étage pour prendre la valise et la réparer avec des cordes, il l'a mise ensuite sur le tram !

Je prenais le vicinal au Val, avec des gens de ma rue, pour aller à Villers. J'avais dit à ma mère: "Viens me chercher avec une brouette". On a logé à l'extérieur dans des sacs, à côté d'une ferme de Terwagne; la servante nous a apporté des tartines avec du lard. Dans un champ, on a pris des pommes de terre qu'on a mises dans un sac, c'était de l'or à ce moment. La fois précédente, c'était du froment; les gendarmes suivaient la batteuse pour nous surveiller, il y avait beaucoup de Yougoslaves qui allaient vite. On ne pouvait avoir d'objets tranchants (pour qu'on ne prenne que les

déchets); j'avais sur moi un couteau et des ciseaux, le gendarme m'en fait la remarque, prend mon couteau et me dit de le reprendre dans une demi-heure; avec mon couteau, il a coupé des têtes de froment et j'ai pu tout ramasser. Quelle journée fructueuse !

J'ai d'ailleurs attrapé la pleurésie en allant à la campagne, car j'étais mouillée par la transpiration.

Je n'ai pas de souvenirs de la libération. Je me souviens des robots. Ma rue était une rue sans issue, elle se terminait par un terril de laitier de l'Espérance, où on trouvait de petits morceaux de fer; mon frère et moi, nous grattions le terril pour les ramasser et les mettre dans un seau, et nous les vendions au marchand de ferrailles; nous avons même été pourchassés par les gardes qui, une fois, nous ont obligés à renverser le seau. Sur un autre terril, on grappillait du coke. Après mon travail, je revenais par le terril pour couper au court. Un jour, je vois des gens courir, je me mets à l'abri. Boum ! Le V1 est tombé sur le terril et a provoqué des dégâts. Il n'y avait plus de carreaux chez moi; la tarte aux prunes était remplie de morceaux de verre, et nous avons enlevé tous les morceaux pour pouvoir la manger ! Car c'était une denrée rare. Je n'ai jamais mangé de pain de ravitaillement car Maman et moi avions le double de timbres et nous pouvions acheter de la farine grise à un moulin; la farine était tamisée par nous-mêmes.

Mon mari a été prisonnier de guerre pendant cinq ans, il est revenu fin 45 car il est resté avec les commandos américains. Pour envoyer des colis à mon fiancé, à mon frère, à mon cousin Léon, tous prisonniers, je me rendais à la chocolaterie Clovis à Pepinster pour chercher cinq bâtons de chocolat tous les deux mois pour un prix dérisoire; toutes les femmes des prisonniers se regroupaient pour y aller.

On s'est marié en 46. Pour économiser en vue du mariage, en plus de mon travail à l'Assistance Publique, j'étais caissière dans une patinoire (où se trouve actuellement la BBL, rue Ferrer); c'était une salle de danse le jeudi et le week-end et les autres jours, au soir, on patinait à roulettes pour 8 F l'heure. Comme le propriétaire allait être déclaré en faillite, je me suis payée en prenant, avec son accord, des verres dans le bar, pour monter mon ménage. J'aimais bien quand les Américains venaient, parce qu'ils donnaient 10 F et ne demandaient pas la différence.

Mon mari travaillait à Ougrée le dimanche. Il prenait toujours le petit tram de 2 h 10; je fermais la caisse et je faisais signe quand il passait en tram; plus tard, il me retrouvait et me remplaçait de temps en temps pour que je puisse danser. Cette jeunesse-là, je la "repasserais" bien volontiers.

On savait se débrouiller avec peu et on était heureux. Même après: on a acheté une voiture fort tard; d'abord, on a eu une Vespa mais je n'en pouvais plus. On utilisait la voiture une semaine, et l'autre semaine, on s'arrangeait avec un collègue, pas besoin d'avoir deux voitures.



Jeux d'enfants (dessin de G. Nollomont)

Pour soutenir la revue et compléter votre documentation sur le passé de Seraing, quelques catalogues (parmi les derniers) de l'Exposition "Seraing d'autrefois" (1990) sont mis en vente au prix de 250 F (frais de port compris) au CCP de la revue 000-0316905-06

Ce catalogue de 48 pages, format 145 x 21, contient entre autres:

- 5 illustrations en couleur de peintures et d'estampe;
- de nombreuses illustrations en noir et blanc;
- des commentaires historiques intéressants;
- 11 reproductions de sculptures du Sérésien Dumoulin sur les métiers d'autrefois.

AVIS

L'imprimeur des revues n°1, 2 et 3 qui avait ses locaux dans le fond de Seraing a malheureusement dû fermer. Il s'ensuit que l'impression des revues suivantes sera différente par certains aspects. Plus important: il ne sera plus possible de rééditer les trois premiers numéros dont il ne reste qu'une quinzaine d'exemplaires.

D'autre part, la parution de la revue n°5 est prévue pour avril 1995. (Voir page 1 les dossiers prévus).



1930 : M. Albrand s'occupait des aiguillages pour les trams rentrant au dépôt de Jemeppe (document de M. Albrand)

SOMMAIRE

Un mot d'introduction	2
Autour et alentours des trams verts et des trolleybus	2
Vies simples, heureuses ou tragiques	18
Actualités d'hier et d'aujourd'hui	24
Les jeux des enfants	27